

ACTE III, SCÈNE XIII.

NOTRE-DAME DES ABIMES,

DRAME EN CINQ ACTES,

PAR M. LÉON GOZLAN.



REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE ROYAL DE L'ODÉON, LE 20 FÉVRIER [illegible]

LE DOCTEUR ANDRÉ	M. Bocage.	LA BARONNE DE VILLEMEUSE	Mlle Payre.
LE COMTE DE STAR	M. Mauzin.	GABRIELLE	Mlle E. Sauvage.
EMMANUEL	M. Milon.	JULIE	Mme Volet.
RAOUL	M. E. Monrose.		Adjoint, Valets, Paysans.
LA CHAUME	M. Rogar.		

ACTE PREMIER.

L'action commence en 1780, dans l'hôtel du baron de Villemeuse. Salon riche, style Louis XV. Porte au fond; à gauche du spectateur, la chambre de la baronne; à droite, le cabinet de Raoul.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA CHAUME, *entouré de plusieurs valets occupés à mettre de l'ordre. Il attise le feu.*

Cette bonne demoiselle Gabrielle doit être épuisée de fatigue. Voilà dix jours qu'elle est occupée à donner des soins à madame la baronne de Villemeuse, sa sœur. Préparons-lui son café. (*Après avoir disposé une tasse, il prend un livre sur la table.*) C'est le docteur qui aura encore oublié ce livre. (*Il l'ouvre.*) « La fièvre cérébrale peut aussi avoir pour » cause une grande fatigue, un travail au- » dessus des forces de l'individu. » Mais je fatigue beaucoup depuis quelques jours. « Symptômes de la maladie, lassitude générale. » C'est ce que j'éprouve. « Sommeil opiniâtre. » Bon! je voudrais toujours dormir. Je vais avoir une fièvre cérébrale. Toutes les fois que j'ouvre ces livres de médecine... Je consulterai le docteur André ce matin, lorsqu'il viendra, comme d'usage, s'assurer de la

santé du fils de madame la baronne. Voilà des soins attentifs. (*Aux Valets.*) On n'en aurait pas autant pour vous.

UN DOMESTIQUE, *à La Chaume.* Ni pour vous.

LA CHAUME. Venir visiter tous les matins un enfant qui se porte à merveille. Monsieur l'amiral a exigé que pendant son absence le docteur fît chaque jour cette visite. (*Il se verse du café et se jette dans un fauteuil.*) Après tout, nous n'y trouvons pas trop à redire, n'est-ce pas?

LE MÊME DOMESTIQUE. Non, monsieur La Chaume.

LA CHAUME. Cet enfant sera un jour duc de Villemeuse; le frère de monsieur le baron, le vieux duc de Villemeuse, qui n'a qu'une fille, ayant établi qu'à sa mort, ses biens, qui sont immenses, son titre de duc, la propriété du magnifique château de Villemeuse et les vastes bois dont elle est entourée, passeraient à son neveu, à la condition, ajoute-t-on, condition fort douce, ma foi! qu'il épouserait mademoiselle Louise, sa fille. Et ce neveu est là, dans ce cabinet. Je conçois qu'on tienne à le conserver.

LE MÊME DOMESTIQUE. Voici mademoiselle Gabrielle.

SCÈNE II.

LA CHAUME, GABRIELLE.

GABRIELLE. Le docteur André est-il venu?

LA CHAUME. Pas encore, mademoiselle.

GABRIELLE. Je serai visible pour lui ce matin.

LA CHAUME. Mademoiselle n'a plus besoin de mes services?

GABRIELLE. Non, mon ami.

La Chaume sort.

SCÈNE III.

GABRIELLE, *seule.*

Il ne sait rien... il ne soupçonne rien... voilà pourtant plusieurs jours qu'il n'est entré dans les appartements de ma sœur. Qu'oserait-il supposer?... Mais c'est bien long!... Oui, ma sœur est lente à se rétablir. Elle m'inquiète. Si le docteur pouvait la voir!... Mais elle ne veut même pas que je lui dise qu'elle est malade. Elle a raison peut-être; oui, elle a raison. Ce cher docteur! à peine arrivé, il va, comme de coutume, me parler de ses projets d'avenir que j'écoute avec tant de bonheur, avec si peu d'espoir. Il m'aime tant, dit-il. De la prudence! ma sœur soupçonne déjà son amour pour moi. Si elle apprenait qu'il m'a demandé ma main... Un médecin prétendre à une alliance avec la noble famille des Villemeuse! il vaut mieux que je passe ma vie dans un couvent, sort réservé aux filles cadettes des grandes maisons. Oh! le couvent! c'est la folie et la tombe. Le docteur André n'est pas riche, mais il est si dévoué à son art, si laborieux..: et puis je l'aime. L'autre jour, il me disait encore: « J'ai quelque espoir; je compte sur » la reconnaissance d'un homme puissant à » qui j'ai rendu un grand service autrefois. » Oh! alors... mais n'est-ce pas ma sœur qui m'appelle? (*Elle prête l'oreille et fait quelques pas vers la chambre de sa sœur. Haut.*) D'ici on peut donc entendre?... je ne l'avais jamais remarqué.

LA CHAUME, *annonçant.* Le docteur André!

La Chaume se retire.

GABRIELLE, *à part.* Observons-nous.

SCÈNE IV.

LE DOCTEUR, GABRIELLE.

LE DOCTEUR. Est-ce que je vous dérange?

GABRIELLE. Vous, docteur! qu'on n'a pas vu depuis près de deux semaines.

LE DOCTEUR. Vous semblez préoccupée... vous ne m'attendiez pas aujourd'hui encore.

GABRIELLE. On vous attend toujours.

LE DOCTEUR. Merci pour ces bonnes paroles. Je voudrais seulement qu'elles fussent accompagnées d'un sourire moins distrait, moins triste. Mais je ne dois pas oublier que vous êtes chez votre sœur. Depuis dix jours surtout...

GABRIELLE. Que voulez-vous dire?

LE DOCTEUR. Que pour prix de tant de soins, de tant de peines, vous ne recevez d'elle, j'en suis sûr, que paroles froides, humiliantes.

GABRIELLE. N'accusez de cette fierté et de cette froideur que son éducation, ses préjugés, l'usage. Vous savez d'ailleurs combien j'ai de raisons pour respecter son autorité. Elle est l'aînée, elle représente ma mère qui, en mourant, m'a ordonné de l'aimer comme je l'aimais elle-même. C'est tout son visage; je crois la voir, et je l'aime encore, docteur; parce que je sens que cette affection peut lui être utile.

LE DOCTEUR. Vous venez de me prouver que votre dévouement pour elle est sans bornes, ce que je n'ignorais pas, mais non qu'elle répondît à tant d'amitié, à tant de sacrifices. Croyez-moi; son caractère c'est la hauteur, c'est le dédain pour tout ce qui n'appartient pas à la noblesse. Ne pas vouloir que je lui donne mes soins! car elle est malade, je le sais.

GABRIELLE. Comment le savez-vous?

LE DOCTEUR. Est-ce que je ne sais pas tout ce qui se passe ici?

GABRIELLE, *à part.* Oh! mon Dieu!

LE DOCTEUR. Je viens tous les matins, et depuis longtemps je n'ai aperçu ni madame la baronne, ni vous, toujours enfermée avec elle dans ses appartements...

GABRIELLE. Ah! oui... une légère indisposition... (*A part.*) Il ne sait rien.

LE DOCTEUR. Elle rougirait de mes services parce que je ne suis pas un médecin de la cour, un médecin de l'académie royale de médecine, parce que je ne suis qu'un obscur médecin, attaché à l'hospice des *Enfants-Trouvés*, parce que je ne suis qu'un médecin du peuple, un philosophe. Elle a tort madame la baronne; car je me trompe aussi souvent qu'un médecin illustre.

GABRIELLE. Vous n'aimez pas la noblesse, docteur.

LE DOCTEUR. Moi!... j'en conviens; j'ai certaines idées sur la prétendue inégalité des conditions; mais je ne hais personne. J'aime, par exemple, M. le baron de Villemeuse, le mari de votre sœur, brave et rude amiral, qui n'a pas cru se déshonorer en me choisissant pour être le médecin de son fils, Raoul; et qui, il y a deux ans, m'aurait volontiers emmené comme chirurgien-major à Saint-Domingue, où il doit être en ce moment avec son escadre, si j'avais eu la force de m'éloigner de vous.

GABRIELLE. Si ma sœur vous entendait?

LE DOCTEUR. Ah! oui, j'oubliais qu'il faut se cacher comme si nous tramions une mauvaise action, comme si nous nous abandonnions à une inclination blâmable. Oh! la pauvreté! elle prête aux meilleurs sentiments le caractère d'une faute, d'un crime.

GABRIELLE. Mon ami!

LE DOCTEUR. Appelez-moi votre ami; j'ai besoin d'un instant de calme, avant d'entrer dans ce cabinet où repose l'enfant confié à mes soins, le haut et puissant seigneur Raoul de Villemeuse; un enfant de deux ans à peine, et qui a été en naissant duc, héritier de deux grandes maisons. Je vous demande ce qu'il a fait de méritoire pour cela? Le hasard fait tout. Quant le corrigera-t-on ce hasard? Les philosophes disent: bientôt. La douleur, qui est lasse d'attendre, dit: jamais.

GABRIELLE. Chaque jour votre découragement semble s'accroître.

LE DOCTEUR. C'est que chaque jour l'amour que j'ai pour vous prend plus d'empire sur mon existence. Avant de vous voir, je croyais que toutes les joies d'un jeune homme pauvre et obscur étaient renfermées dans les livres. Philosophie, politique, poésie, je dévorais tout dans mes nuits d'insomnie. Un jour, que mon service m'appelait ici, vous vous promeniez au jardin avec votre sœur. Je vous vis. Cet instant ne s'effacera jamais de mon souvenir. Le soleil était doux et le vent se jouait avec votre écharpe de religieuse. Je ne sais ce que vous avait dit votre sœur, mais vous aviez levé au ciel vos yeux noyés de larmes. En rentrant chez moi, je fermai tous mes livres, j'éteignis ma lampe de travail, je n'avais plus rien à apprendre, j'aimais. Cet amour n'était d'abord qu'une ardeur inquiète, un sentiment commun à la jeunesse; il a grandi, il s'est épuré; il est aujourd'hui ma pensée, mon ambition, ma vie.

GABRIELLE. Douteriez-vous du mien?

LE DOCTEUR. En douter? c'est le seul malheur qui ne m'atteindra jamais. Je crois si aveuglément à votre amour, que je suis sûr, Gabrielle, que si je vous disais de quitter ce fastueux hôtel, votre sœur que vous aimez tant, pour me suivre...

GABRIELLE. Moi? avant que votre nom fût le mien?...

LE DOCTEUR. Vous me suivriez. Je connais votre caractère ferme, mais confiant quand votre cœur s'est donné, et c'est parce que je le connais que je veux que vous soyez à moi loyalement, que vous veniez à moi, Gabrielle, comme le beau va au bien. Mais fils de la race obscure, sorti du peuple, sans blason à mettre à côté du vôtre sous une couronne ducale, je dois au moins, en devenant votre mari contre le vœu de votre famille, vous offrir la noblesse des honnêtes gens: la dignité de l'aisance. Et je ne l'ai pas encore! L'aurai-je jamais?

GABRIELLE, *dégageant vivement sa main.* Quelqu'un!

LA CHAUME, *au Docteur.* Cette lettre pour vous.

La Chaume sort.

LE DOCTEUR. Du Havre! cette écriture m'est connue.

GABRIELLE. Qu'avez-vous?

LE DOCTEUR. Gabrielle! je suis riche, très-riche... j'ai... je vais avoir deux cent mille francs. Cette personne dont je vous ai si souvent parlé, à qui j'ai rendu un important service... (*A part.*) A quel prix, mon Dieu?

GABRIELLE. Eh bien?

LE DOCTEUR. Elle m'apporte deux cent mille francs, elle arrive... Ainsi, Gabrielle, je vous épouse maintenant. Nous nous marierons quand vous voudrez! Oh! je suis fou de bonheur! Excellent cœur, noble baron de Villemeuse!

GABRIELLE. Que dites-vous? quel nom avez-vous prononcé?

LE DOCTEUR. Mais oui, c'est le baron de

Villemeuse qui...... en récompense de mes soins assidus pour son fils, m'apporte deux cent mille francs.

GABRIELLE. Et c'est lui qui vous écrit du Havre?

LE DOCTEUR. Où il vient d'arriver.

GABRIELLE. M. le baron de Villemeuse est au Havre?

LE DOCTEUR. Il sera ici ce matin, à dix heures, dans quelques instants.

GABRIELLE. Oh! mon Dieu! Docteur!... docteur... rien.

Gabrielle sort.

LE DOCTEUR *seul.* Dans quel trouble l'a jetée cette joie d'aller porter une bonne nouvelle à sa sœur! Moi aussi j'éprouve un trouble profond, mais ce n'est pas la joie seule qui le fait naître. Cette fortune qui m'arrive, comment l'ai-je acquise? comment?... puis-je en douter lorsqu'en voilà la cause entre mes mains? (*Il sort un portefeuille de sa poche.*) Voilà la promesse, l'engagement de M. le baron de Villemeuse. Il y a déjà deux ans! c'était le même salon, les mêmes personnages; madame la baronne aussi était dans cette chambre. J'étais ici comme aujourd'hui. Mais je venais d'assister à une naissance. Ma tâche était finie: un fils était né au vieux baron de Villemeuse, qui voyait en lui son premier et dernier héritier. Je me retirais, un domestique me remet ce billet tracé au crayon: « L'enfant qui vient de naître vient de mourir. Si vous le voulez, docteur, cette affreuse perte sera immédiatement réparée. Ma femme est profondément endormie et je suis seul avec elle dans l'appartement. Vous m'avez parlé d'enfants déposés chaque nuit à l'hospice voisin, dont vous êtes médecin visitant. Eh bien, qu'un de ces enfants remplace l'enfant qui vient de mourir. Deux cent mille francs pour vous, docteur, si vous consentez à faire cette substitution. Deux cent mille francs que je m'engage à vous donner dans deux ans si vous gardez le secret. Comptez sur mon exactitude, je compte sur votre honneur. » Je serai riche, m'écriai-je comme aujourd'hui, et je pourrai épouser Gabrielle. Cette tentation me causa le vertige, elle éteignit le cri de la probité, elle enivra ma raison. Je ne vis que Gabrielle et je cédai : le baron de Villemeuse eut un héritier. Mais depuis ce moment, depuis deux ans, ma conscience a toujours été agitée. Oui, c'est mal d'avoir introduit frauduleusement un être inconnu dans une famille qu'il dépouillera peut-être un jour; oui, c'est mal, c'est très-mal d'avoir doté la société d'un maître de plus, d'un gentilhomme, d'un duc de Villemeuse, quand les deux derniers de ce nom allaient s'éteindre! Si j'avais bien fait pourtant? L'enfant que j'ai mis à la place de l'enfant mort en naissant sera bon peut-être? Et être bon et riche!... Et puis refuser cet or, c'est condamner Gabrielle à rentrer au couvent et à y rester toute sa vie. Non! elle sera libre, elle sera ma femme, elle le sera demain puisque je suis riche. Allons! allons! trêve aux funestes prévisions; que ce jour soit tout entier à la reconnaissance. (*Il tire sa montre et sonne; La Chaume se présente.*) Je sors, je vais au-devant de M. le baron de Villemeuse.

LA CHAUME. Monsieur le baron est à Paris! est-il possible!

LE DOCTEUR. Il arrive à dix heures, il est dix heures moins un quart. Je veux être le premier à le saluer. Adieu. Je reviens avec lui.

Le Docteur sort.

SCÈNE V.

LA CHAUME, *seul.*

Monsieur le baron est ici! Quelle fête pour toute sa maison!

SCÈNE VI.

LA CHAUME, GABRIELLE *et la* BARONNE DE VILLEMEUSE.

GABRIELLE, *à La Chaume.* Laisse-nous.

La Chaume sort.

LA BARONNE DE VILLEMEUSE. Il va venir! Il sera là dans un instant... Ce retour subit, sans qu'un mot de lui m'ait prévenue... Il sait tout sans doute. Que devenir? que faire? conseille-moi.

GABRIELLE. Je ne sais. .

LA BARONNE. M'en aller?... il n'est plus temps. Et fuir, c'est tout avouer. Il faut rester. Mais rester, c'est impossible, car j'ai peur... regarde comme j'ai peur!...

GABRIELLE. Tu ne peux l'attendre ici. Le désordre de tes pensées, ta pâleur, te trahiraient. Retournons dans ta chambre.

LA BARONNE. On vient... n'entends-tu pas?... c'est lui. Il est trop tard.

GABRIELLE. Reste alors... mais du courage... moi j'entre là. (*Elle désigne la chambre de la Baronne.*) Je veillerai sur lui.

LA BARONNE. Oh! sauve-moi! sauve-moi!

GABRIELLE. Pour te sauver je ferai tout, ma sœur.

Elle entre dans la chambre de la Baronne.

SCÈNE VII.

LE BARON, LA BARONNE, LES DOMESTIQUES, LA CHAUME.

Les domestiques entrent et se placent sur deux files.

LA CHAUME, *annonçant.* Monseigneur l'amiral, baron de Villemeuse!

La Baronne reste sur le devant de la scène.

LE BARON, *au Docteur, au fond du théâtre.* Et Raoul?

LE DOCTEUR, *indiquant le cabinet à droite du spectateur.* Monsieur le baron, il est dans ce cabinet.

LE BARON. Entrez-y, j'irai vous trouver dans un instant. (*Le Docteur entre dans le cabinet et s'y enferme. Le Baron fait signe aux domestiques de se retirer, puis s'approchant de la Baronne, il la prend par la main et la conduit à un fauteuil. Il dit à part en la conduisant.*) Comme elle est changée! comme elle est pâle et tremblante!

Il la fait asseoir et s'assied près d'elle. Silence prolongé.

LA BARONNE. Vous avez fait une heureuse traversée?

LE BARON. Excellente, madame la baronne; très-prompte surtout, trop prompte peut-être.

LA BARONNE. Non pas pour nos désirs, monsieur le baron.

LE BARON. Je n'en doute pas. Le roi m'a rappelé d'Amérique pour lui rendre compte de ma mission. Je me suis hâté d'obéir à ses ordres. Il me reçoit ce matin en audience solennelle. Reconnaissant de mes services, il daigne me donner, en m'accordant ma retraite, la présidence du conseil d'amirauté. Cet honneur public me touche; mais ma joie la plus vive, s'il faut vous le dire, madame, est de voir que mon honneur privé n'a rien à envier. J'en ai fini avec le service de l'État; je me retire dans la dignité domestique. Elle m'attendait au retour. J'étais sûr de la trouver chez moi. Vous m'en offrez la parfaite image. Continuez ainsi, madame, à soutenir l'honneur de vos aïeux et des miens.

LA BARONNE. Monsieur le baron!...

LE BARON, *se levant.* Je n'ai plus qu'à me rendre à la cour.

LA BARONNE, *à part.* Il s'en va (*Le Baron fait quelques pas.*) Il revient.

LE BARON, *qui s'est rapproché de la Baronne.* Je regrette, madame, et cela de toute mon âme, que certain jeune officier de la maison du roi ait quitté la cour pour se rendre à l'armée.

LA BARONNE, *à part.* Un officier de la maison du roi!

LE BARON. Je me serais chargé, en allant à la cour, de vos compliments pour lui.

LA BARONNE. Monsieur le baron!

LE BARON. Je sais son nom; qu'avez-vous fait du mien? Parlez!

LA BARONNE. Je ne puis pas parler...

LE BARON. Depuis un an, ce jeune officier de la maison du roi venait ici tous les jours. Tout le monde le sait: vos domestiques, vos gens, même votre sœur, sortie du couvent pour être témoin, sans doute, de votre admirable conduite. Je n'ai pas fini. (*Il tire son épée et se dirige vers la chambre de la Baronne.*) Madame, dans ce cabinet se trouve Raoul, mon héritier, et je n'en veux pas d'autre.

LA BARONNE, *cherchant à empêcher le Baron d'entrer dans la chambre de la Baronne.*) Grâce! grâce, monsieur le Baron!

LE BARON. Cet enfant a mon nom à porter; celui-ci serait ma honte et mon déshonneur. Point de grâce.

GABRIELLE, *sortant de la chambre.* Vous ne le tuerez pas, il est à moi.

LE BARON. Que vois-je? Gabrielle!

GABRIELLE. Oui, la coupable, c'est moi, monseigneur.

LE BARON. Vous?

GABRIELLE. Cet officier de la maison du roi... je l'aimais! Je suis la mère de l'enfant qui est là.

LE DOCTEUR, *sortant du cabinet où est Raoul.* Qu'avez-vous dit?

GABRIELLE. Ciel! lui! il était là.

LE DOCTEUR. Oh! cela n'est pas... cela n'est pas vrai, n'est-ce pas? Se jouer à ce point de mon amour! c'est impossible, c'est faux.

LE BARON. Répondez à ce démenti.

GABRIELLE, *à part.* Je me sens mourir.

LA BARONNE, *à part.* Va-t-elle se rétracter devant celui qu'elle aime? C'est ma vie ou ma mort.

LE DOCTEUR. Mais, parlez! parlez! je vous en conjure.

GABRIELLE. J'ai dit la vérité.

LE BARON, *après un long silence.* L'offense a été publique, que la réparation le soit. Voulez-vous me faire l'honneur de m'accompagner à la cour?

Il offre la main à la Baronne.

GABRIELLE. Tu l'aimeras bien, n'est-ce pas?

LE DOCTEUR. Gabrielle!

GABRIELLE, *tombant à genoux.* Gabrielle ne sera jamais votre femme.

ACTE DEUXIÈME.

La scène se passe à Paris, dix-sept ans après le 1er acte, et dans un salon de la maison de santé du docteur André.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE DOCTEUR, LA CHAUME.

LA CHAUME. Pardon, monsieur, mais votre propriété de Villemeuse est un monde; hier encore les ouvriers, en travaillant au troisième étage, ont découvert au bout de la galerie, une pièce dont la porte avait été autrefois murée. Elle est placée juste au niveau des appartements de la tour ducale, où vous seul, qui en gardez la clef, pénétrez quelquefois... Ils doivent même avoir besoin d'être visités, car jamais personne ne va dans cette tour...

LE DOCTEUR. La Chaume, vous étiez autrefois au service du baron de Villemeuse, et vous aviez le droit d'être curieux. C'est la qualité d'un valet de grand seigneur. Aujourd'hui il n'y a plus de grands seigneurs en France, par conséquent il ne doit plus y avoir de valets curieux. Ne l'oubliez pas.

LA CHAUME. Non, monsieur; mais que feront les ouvriers de cette pièce?

LE DOCTEUR. Ce qu'ils voudront. Encore une fois, je ne suis pas duc, mais tout simplement et très-obscurément maire de Villemeuse. Laisse-moi, et va dire à mademoiselle Julie de venir.

LA CHAUME, *à part*. Toutes les fois qu'il est en colère, il fait appeler mademoiselle Julie, et sa mauvaise humeur se dissipe. Ce château a le privilége de le mettre toujours de mauvaise humeur.

La Chaume sort.

LE DOCTEUR, *seul*. On dirait qu'ils prennent plaisir, malgré mes recommandations, à m'importuner sans cesse de ce château. Parce qu'il me plaît d'aller seul avec Julie visiter quelquefois les appartements de la tour ducale, parce que je défends que nul n'y pénètre, et que j'en garde les clefs, cela excite la curiosité de mes gens. Ils voudraient savoir... S'ils savaient pourquoi! Je suis tenté d'en finir... Patience encore quelque temps.

SCÈNE II.

LE DOCTEUR, JULIE.

JULIE. Justement je venais ici quand j'ai rencontré La Chaume.

LE DOCTEUR. Ma chère Julie, vous entrerez demain, c'est-à-dire avant une heure, dans votre dix-huitième année. Je ne veux pas laisser passer cet heureux anniversaire sans le rattacher à un souvenir agréable pour vous. Cherchez, et dites-moi ce que vous désirez le plus en ce moment. Vous l'aurez; je n'excepte rien.

JULIE. Cher docteur, vous me donnez constamment tout ce que j'ai à peine le temps de souhaiter. J'ai voulu connaître la musique, et l'illustre Garat m'a enseigné le chant. A cette étude j'ai désiré joindre celle de la peinture, aussitôt votre ami, le célèbre David, est devenu mon professeur. Ne vous en prenez donc qu'à vous seul, docteur, si en ce moment je ne sais, en vérité, que vous demander.

LE DOCTEUR. Ainsi vous êtes heureuse, Julie?

JULIE. Autant que j'ai le droit de l'être dans ces temps encore agités, où chacun regrette la perte de quelque parent chéri emporté par la révolution.

LE DOCTEUR. Mais, voyons! quel désir formez-vous?

JULIE. Eh bien, cher docteur, je désire que vous soyez plus gai, que vous quittiez ce front rêveur, ce visage pensif.

LE DOCTEUR. Mais je ne suis pas rêveur, je ne suis pas triste. Un médecin a ses préoccupations.

JULIE. Vous restez des heures entières sans parler, vous soupirez, vous pleurez quelquefois.. vous ne souffrez pas?...

LE DOCTEUR. Moi?... oh! non... Souffrir! que penseraient mes malades?... Nous disons donc que votre désir...

JULIE. Puisque vous le voulez absolument... on donne ce soir à l'Opéra un grand bal, une fête nationale en l'honneur des vainqueurs de l'armée du Rhin.

LE DOCTEUR. Oui...

JULIE. Permettez-moi d'aller à ce bal.

LE DOCTEUR. Et qui vous accompagnera?

JULIE. Vous.

LE DOCTEUR. Moi? Vous savez, enfant, que depuis des années je me suis interdit toute distraction bruyante, que je me suis fermé le monde. Mais vous n'en irez pas moins à ce bal. L'excellente madame Duverger, l'économe de la maison, me remplacera.

JULIE. Il nous faut pourtant un cavalier : deux femmes seules...

LE DOCTEUR. Vous avez raison ; qui choisirons-nous?

JULIE. Votre élève favori.

LE DOCTEUR. Emmanuel?

JULIE. Si vous y consentez.

LE DOCTEUR. Emmanuel a mon amitié, ma confiance, mon estime.

JULIE. Il a la mienne aussi.

LE DOCTEUR. Je ne consulte que la mienne. Je vais le faire prévenir; il n'y a pas de temps à perdre, bientôt minuit.

JULIE. Il est prévenu.

LE DOCTEUR. Ah!... mais alors vous étiez sûre que je permettrais?

JULIE. Très-certainement.

LE DOCTEUR. Il n'y a donc plus qu'à l'appeler?

JULIE. Mais oui.

LE DOCTEUR. Très-bien. (*Il sonne. La Chaume paraît.*) Dites à monsieur Emmanuel de venir et à madame Duverger de se tenir prête à accompagner mademoiselle Julie au bal. Qu'on attelle. (*La Chaume se retire.*) Voilà donc pourquoi vous êtes si gracieusement parée ce soir? Je croyais que c'était pour l'anniversaire.

Emmanuel paraît.

SCÈNE III.

LE DOCTEUR, JULIE, EMMANUEL.

EMMANUEL. Vous m'avez fait demander, monsieur André?

LE DOCTEUR. Venez, Emmanuel; vous allez accompagner au bal madame Duverger et Julie. Mais vous étiez prévenu...

EMMANUEL. Je vous remercie, monsieur André.

LE DOCTEUR. Écoutez-moi.

JULIE. Ecoutez bien monsieur André.

LE DOCTEUR. Vous allez monter dans ma voiture, et vous vous ferez conduire d'abord chez la fleuriste de la rue de la Loi, où vous achèterez un bouquet pour Julie. Voici vingt francs.

EMMANUEL. Oui, monsieur André.

LE DOCTEUR. En voici encore soixante pour votre loge de galerie, car vous ne supposez pas que je vous envoie à ce bal pour danser.

JULIE. Oh! cher docteur!... n'est-ce pas assez d'y aller pour voir, pour admirer? On dit que ce sera si beau, si merveilleux!...

LE DOCTEUR, *s'appuyant sur le bras de Julie et sur celui d'Emmanuel.* Vous me raconterez tout quand vous reviendrez, n'est-ce pas?

JULIE. Tout.

LE DOCTEUR. Allez, maintenant. Un mot encore : rentrez avant le jour. Adieu!

JULIE. Adieu!

Les jeunes gens sortent.

SCÈNE IV.

LE DOCTEUR, *seul.*

Ils ne savent pas la part que je prends à leur joie. Divine jeunesse! La mienne a été si sombre et si vite passée! Je touchais pourtant au bonheur ; une révolution terrible, un mot foudroyant m'en écarte (*On sonne du dehors.*) Qui peut venir à cette heure? Mais n'éveillons pas ces souvenirs... ils m'épouvantent. Loin de moi le passé! c'est mon fantôme. Quand il m'apparaît dans le lointain, mon cœur frémit et ma raison chancelle. Voilà pourquoi j'aime la jeunesse, et je veux qu'elle soit heureuse et gaie autour de moi. On a tant d'années à ne plus être jeune! Si Emmanuel et Julie venaient à s'aimer un jour! Est-ce qu'ils ne s'aiment pas déjà? Où serait le mal? J'interrogerai pourtant Emmanuel sur sa famille. Il ne m'a jamais parlé que de sa mère.

SCÈNE V.

LE DOCTEUR, LA CHAUME.

LA CHAUME. La princesse de Neudorf, accompagnée de deux messieurs, demande un appartement. (*A part.*) J'ai cru reconnaître cette dame... Oh! non, je me serai trompé.

LE DOCTEUR. Eh bien! donne-leur un appartement. Il est trop tard pour que j'aille les recevoir. Demain matin je leur ferai ma visite.

LA CHAUME. La dame désirerait vous parler avant demain, malgré les observations du plus âgé des deux messieurs qui l'accompagnent.

LE DOCTEUR. Dis-lui que je l'attends ici.

LA CHAUME. Un vrai marquis de l'ancien régime, un personnage comme il n'y en a plus depuis 89. C'est contre l'étiquette, s'écriait-il, de se présenter en habits de voyage ..

LE DOCTEUR. Conduis cette dame ici.

LA CHAUME. Oui, monsieur. (*A part.*) Je l'examinerai mieux. (*Haut et revenant.*) Dans son intérêt, priez ce monsieur de ne pas sortir ainsi vêtu dans les rues de Paris. Ce n'est pas encore très-prudent.

LE DOCTEUR. Mais va donc! cette dame attend...

LA CHAUME. La voici ; elle aura perdu patience.

Il sort.

SCÈNE VI.

LE DOCTEUR, LA BARONNE DE VILLEMEUSE.

LE DOCTEUR, *à part*. La baronne de Villemeuse! Silence! mon indignation... elle est chez moi.

LA BARONNE, *à part*. Me voici enfin en sa présence. (*Haut.*) Vous me reconnaissez?

LE DOCTEUR. Oui, madame.

LA BARONNE. Je suis descendue chez vous, dans votre maison de santé, avec le jeune duc Raoul de Villemeuse, mon fils, et le comte de Star, gentilhomme italien, premier chambellan de son altesse le prince de Neudorf. (*Le Docteur indique un siége à la Baronne.*) Le titre de princesse de Neudorf, sous lequel je me présente chez vous, n'est pas encore le mien; il le sera bientôt. Veuve de monsieur le baron de Villemeuse, j'épouserai, à mon retour à Vienne, le prince de Neudorf. (*A part.*) Oui, mais pour cela, il faut que je voie Gabrielle, et Gabrielle doit être ici.

LE DOCTEUR, *à part*. Que me veut-elle?

LA BARONNE. Ah! vous avez le droit de vous étonner d'une pareille visite. La veuve du baron de Villemeuse chez le fougueux révolutionnaire, chez l'homme dont les principes et les actions ont été dans ces derniers temps l'effroi de l'Europe entière; en un mot, chez le terrible démocrate André.

LE DOCTEUR. Madame, le Directoire souffre déjà assez complaisamment, vous en êtes la preuve, la présence des baronnes, des comtes, des ducs, et il ne craint plus guère les terribles démocrates. Tenez! cessons de nous étonner, madame; c'est, je crois, ce qu'on a de mieux à faire quelques années après une révolution.

LA BARONNE. Je dois l'avouer, je ne viens chez vous, monsieur, qu'après avoir cherché tous les moyens imaginables de vous éviter cette importunité, et c'est afin de l'abréger le plus possible que j'ai souhaité de vous voir à l'instant même.

LE DOCTEUR. Qu'attendez-vous de moi, madame?

LA BARONNE. La révolution, puisqu'il faut la nommer, la révolution, qui a tout détruit...

LE DOCTEUR. Pas tout.

LA BARONNE. Brisa en 90 les portes des couvents, et celles qui y étaient enfermées en furent chassées. Ma sœur... vous vous souvenez de ma sœur?

LE DOCTEUR. Oui, madame, et de vous aussi.

LA BARONNE. Que devint-elle après sa sortie du couvent? Du fond de l'Allemagne, j'ai fait faire beaucoup de recherches, mais toutes ont été stériles, sans résultat, quoique je n'aie épargné ni l'or ni les démarches.

LE DOCTEUR. Et vous voudriez savoir de moi?..

LA BARONNE. Le sort de Gabrielle, sur lequel personne n'a pu m'éclairer. Vous avez eu, je crois, quelque attachement de jeunesse pour elle... j'ai pensé...

LE DOCTEUR. Un jour, madame, moi aussi je voulus savoir, moi aussi je voulus connaître les causes d'un malheur qui m'avait frappé.

LA BARONNE, *à part*. Que dit-il?

LE DOCTEUR. Un malheur dont vous fûtes témoin. Au même instant où votre sœur tombait le front déshonoré, vous, madame, vous releviez le vôtre pour aller à la cour; moi, je niai la réalité, je niai ce que je venais d'entendre. Je sors, j'écris à Gabrielle pour la démentir, pour... mais la lettre est détournée, une autre la lit. On jette Gabrielle dans un cloître et moi à la Bastille. J'y suis resté dix ans. Ce que j'ai souffert! regardez, madame. (*Il montre ses cheveux blancs.*) J'ai enduré pendant ces dix ans la plus étrange, la plus effrayante des tortures. Dans la Bastille, cette horrible forteresse où vous m'aviez fait enfermer, étaient neuf tours, antres prisons bâties dans la prison, et chacune de ces tours étreignait dans ses flancs maudits une cage de pierre. Je fus jeté dans une de ces cages. Là point de lumière, pas d'espace; mon front, mes pieds, mes bras touchaient le mur; assez d'air pour ne pas mourir. Scellé dans ce granit, je n'entendis plus dès lors la voix de l'homme, le pas de l'ami, ni le chant de l'oiseau, ni le souffle du vent. Ce silence étonne d'abord, puis il vous envahit, vous accable; il vous comprime, et vous aspirant peu à peu l'intelligence, il vous laisse à la place la stupide inertie de la pierre qui vous enveloppe. Oh! le supplice du silence! Le temps ne marcha plus pour moi, rien ne m'indiqua son cours. Ni le soleil radieux qui se couche, ni la douce étoile qui se lève. Pour moi, plus de printemps, plus d'été; dix ans d'une seule nuit! Repliant alors mon intelligence sur elle-même comme j'avais replié mon corps pour qu'il pût tenir dans mon cercueil, je fus forcé de vivre de la vie du passé. Je m'accroupis dans ma nuit, et passant mes doigts dans mes longs cheveux, je cherchai à me ressouvenir. Mais les seuls mots qui me vinrent à la mémoire, les seuls que je me mis à redire avec une effroyable continuité et l'idiotisme de la solitude, furent ceux-ci, et vous les connaissez, madame: « Docteur, Gabrielle ne sera jamais votre femme. » Je devenais fou à force de les répéter... Je sens que je le deviendrais en-

core... Chaque fois que ce passé se dresse devant moi, mon cerveau s'obscurcit, mes tempes palpitent, mes yeux se voilent de larmes, ma raison s'arrête!... Cessez, mes souvenirs, cessez!... Un jour ce silence fut violemment brisé. J'entends un bruit terrible dans les corridors sombres de la Bastille. Je colle l'oreille aux parois de ma tombe, je crus que Dieu m'appelait à lui. C'était Dieu, madame, car c'était la liberté!... Le souffle de tout un peuple secouait, renversait la Bastille. Je sors, je cours, je chancelle : le soleil, l'air, la liberté m'étouffaient, m'enivraient. Je vais au couvent de Gabrielle. Les portes en avaient été brisées. Qu'était devenue Gabrielle? Personne n'était là pour me répondre. Un seul bruit dominait tous les bruits humains : Aux armes! aux armes! Le cratère de la révolution était ouvert. Je m'y précipitai. Il ne me dévora pas; j'y laissai tout. Je n'en sortis qu'avec l'inaltérable souvenir de Gabrielle que je ne revis plus. Est-ce bien là tout ce que vous vouliez savoir?

LA BARONNE. Je désire tout simplement savoir, je croyais vous l'avoir déjà dit, monsieur, ce qu'est devenue Gabrielle depuis sa sortie du couvent.

LE DOCTEUR. Je l'ignore, madame.

LA BARONNE, *à part.* Je me suis donc trompée quand je les ai crus secrètement mariés.

LE DOCTEUR. Je regrette, madame, d'avoir si peu répondu aux espérances de votre voyage.

LA BARONNE. Allons! il aura été inutile. Oh! que n'aurais-je pas donné, monsieur, que ne donnerais-je pas pour voir ma sœur! (*A part.*) A quel autre moyen recourir maintenant pour obtenir ce que j'aurais eu si facilement par elle? Si je consultais le comte de Star?... oui, il est adroit, il est discret, il est Italien. Il aime l'or, il en aura. (*Haut.*) Il ne me reste plus qu'à solliciter de vous, monsieur, l'hospitalité d'une nuit pour moi, monsieur le comte de Star et mon fils Raoul.

LE DOCTEUR. Madame, elle vous est acquise à tous trois.

Le Docteur sonne, Lachaume paraît, le Docteur lui fait signe de prendre un flambeau et d'accompagner la Baronne.

LA BARONNE, *à part, du fond du théâtre.* S'il soupçonnait pourquoi je suis venue! Le comte seul le saura!

LE DOCTEUR, *seul.* Madame de Villemeuse chercher sa sœur! Venir en France où si peu d'émigrés osent encore mettre le pied! descendre chez moi! Que veut-elle? qu'attend-elle de Gabrielle? Je regardais son visage tandis qu'elle parlait. Toute son habileté à se contenir lui suffisait à peine pour réprimer son indignation et son effroi. Elle ne m'a pas dit si elle quitterait bientôt la France; je voudrais qu'elle en fût déjà loin. Sa présence m'inquiète, m'irrite, elle m'effraye. On dirait qu'elle m'a renvoyé toute la terreur dont je l'ai remplie.

LA CHAUME, *rentrant.* Monsieur, monsieur? (*A part.*) Comme il est distrait! (*Haut.*) A peine descendus, ces deux messieurs qui sont venus avec cette dame m'ont demandé pourquoi tout le quartier était illuminé. Je leur ai répondu que c'était parce qu'on donnait à l'Opéra une fête aux vainqueurs de l'armée du Rhin. Croiriez-vous, monsieur, qu'ils sont remontés dans leur chaise de poste pour se faire conduire à l'Opéra? Deux malades! (*A part.*) Il n'a pas entendu un mot de ce que je viens de lui dire. Aurait-il éprouvé une de ces crises qui nous alarment tant? Dieu veuille que non!

LE DOCTEUR. Je ne saurai donc pas ce qui l'a amenée!

LA CHAUME. Monsieur ne se couchera pas non plus?

LE DOCTEUR. Ah! oui, il est tard, en effet, et j'ai tant de malades à voir demain.

LA CHAUME. Monsieur veut dire ce matin; il est bientôt quatre heures.

LE DOCTEUR. Voyons, je vais me reposer un instant. (*Il revient.*) Tu viendras m'éveiller dès que Julie et Emmanuel seront rentrés. Entends-tu?

LA CHAUME. Oui, monsieur.

Le Docteur se retire.

LA CHAUME, *seul.* Serait-ce la présence de madame la baronne de Villemeuse qui l'a rendu tout à coup ainsi soucieux? Car c'est bien elle qui est ici. Madame de Villemeuse chez nous! En la reconduisant je l'ai saluée, et elle ne m'a pas répondu. Elle croit peut-être que j'ai aussi joué un rôle dans la révolution. Ma santé seule me retient ici auprès du docteur André, ce n'est pas l'opinion..... Mais on monte dans l'escalier. Seraient-ce déjà nos jeunes gens?

SCÈNE VII.

EMMANUEL et JULIE, *très-agités*, LA CHAUME.

EMMANUEL. Encore une fois, rassurez-vous, mademoiselle.

JULIE, *jetant son bouquet sur un fauteuil.* Monsieur André va tout savoir.

EMMANUEL. Il ne saura rien, calmez-vous.

JULIE. Si votre dispute avec ce jeune homme avait des suites? s'il venait ici?

LA CHAUME. Une dispute!

EMMANUEL. Il ne viendra pas. Pour quel motif viendrait-il? Il a voulu nous faire une

insolente plaisanterie; je l'en ai puni sur-le-champ. Je vous ai arraché de son bras au milieu du bal. La foule nous a ensuite séparés.

LA CHAUME. Quelle histoire!... Mais on sonne à la grille... voyons... ce sont eux.

JULIE. Qui... eux?

LA CHAUME. Des personnes arrivées ici cette nuit.

EMMANUEL. Nous nous retirons. Mais croyez-moi, mademoiselle, soyez sans inquiétude, sans crainte.

Il sort par une des portes latérales.

JULIE, *sortant par la porte latérale opposée.* Pourquoi suis-je allée à ce bal?

LA CHAUME, *seul.* Je n'ai jamais vu personne partir plus gai et revenir plus triste. Voici les deux étrangers malades.

Raoul et le comte de Star entrent en riant.

SCÈNE VIII.

RAOUL, LE COMTE DE STAR, LACHAUME.

LE COMTE. Nous déjeunerons à midi.

LA CHAUME. Avec deux simples consommés?

LE COMTE. Que dis-tu? un poulet rôti, un pâté froid, du vin de Bordeaux, et puis nous verrons.

Il sort.

LA CHAUME, *en s'en allant.* Quels malades!

RAOUL. Beau début! mon cher comte! un bal, une intrigue, un souper, et, peu s'en faut, un duel!

LE COMTE. Modérez-vous. Votre bal, je suis fâché de vous le dire, est un bal de procureur, votre intrigue une bergerie, votre souper... est-ce qu'on soupe encore à Paris? on mange. Quant à votre duel... d'abord vous n'aurez pas de duel. Lorsqu'on a votre titre et votre rang, on ne se bat pas à tous les coins. (*A part.*) Doucement! sa vie m'est aussi chère que la mienne, plus chère même.

RAOUL. Vous avez beau vanter le passé, cher comte, la jeune fille qui a été la cause de ma dispute avec cette espèce de clerc de notaire est belle, charmante, naïve; où la retrouver?

LE COMTE. Vous en retrouverez mille.

RAOUL. Pas une comme elle. Mais quelle singulière aventure! Je remarque dans une loge de première galerie une jeune personne ravie de tout ce qu'elle voyait sans doute pour la première fois. Elle était assise entre un jeune homme étonné comme elle et une vieille gouvernante qui dormait.

LE COMTE. Naturellement, étant chargée de veiller sur la jeune fille.

RAOUL. Le bal et ses lumières et ses mille prodiges se réfléchissaient dans ses beaux yeux.

LE COMTE. Si vous eussiez vu ceux de mademoiselle Clairon!

RAOUL. La salle, du reste, partageant mon admiration, se la désignait sous le nom de la personne au joli bouquet. Rien de choisi et de délicat comme ces trois fleurs fixées à sa ceinture.

LE COMTE. J'ai remarqué en effet la gracieuse simplicité de ce bouquet.

RAOUL. Me voilà en extase devant elle.

LE COMTE. Quel enthousiasme! Méfiez-vous de l'enthousiasme; vous deviendriez poëte. On commence toujours par là.

RAOUL. Parbleu! me dites-vous, rien n'est plus facile que de faire faire un tour de valse à cette jeune fille. Envoyez dire tout simplement à celui qui est avec elle qu'on le demande au foyer; il sortira de sa loge, et vous irez ensuite inviter la jeune fille à danser en lui disant que son cavalier en fait autant de son côté. Vous éveillerez son dépit, sa jalousie...

LE COMTE. N'allez-vous pas faire une histoire en quatre volumes d'un épisode qui, autrefois, ne nous eût pas occupés une minute à la cour de Louis XV, où j'ai eu l'honneur de figurer pendant quinze ans comme secrétaire de l'ambassadeur du grand-duc de Toscane?

RAOUL. Je fais ainsi que vous le conseillez, et après quelque vague résistance, la jeune fille descend naïvement dans la salle. Nous voilà emportés au son de la musique par un tourbillon de danseurs. Je lui parle de mille choses, je lui dis...

LE COMTE. Tout ce qu'on peut dire à quelqu'un qu'on ne connaît pas.

RAOUL. Que je l'aime!

LE COMTE. Pauvre moyen.

RAOUL. Qu'elle est adorable, divine!

LE COMTE. C'est beaucoup mieux.

RAOUL. Et comme je ne vois en elle qu'une bourgeoise, je lui proteste qu'elle est infailliblement une personne de haute distinction.

LE COMTE. Bien.

RAOUL. Croiriez-vous qu'elle se met à rêver et qu'elle m'écoute avec une confiance étonnante?

LE COMTE. Pourquoi pas? toute jolie femme est comtesse au bal.

RAOUL. Enfin tout marchait à souhait, quand le cavalier mystifié est venu sans plus de façon me prendre au bras sa belle. Le reste, vous le savez, cher comte.

LE COMTE. Parfaitement; et l'histoire est finie.

RAOUL, *à part.* Est-ce que ma bonne fortune s'arrêterait là? Profiter si peu d'une si

elle occasion !... Je ne m'en consolerais jamais... Quelle idée !

Il s'assied à une table et écrit.

LE COMTE. Que faites-vous? Écririez-vous à la belle inconnue?

RAOUL. Vous oubliez, cher comte, que j'ignore l'endroit qu'elle habite dans cet immense Paris.

LE COMTE, *en faisant quelques pas, aperçoit sur un fauteuil le bouquet de Julie. A part.* Que vois-je ! le bouquet? Oui, c'est celui que portait cette jeune personne... Elle est dans cette maison ? Le jeune homme qui l'accompagnait y est peut-être aussi ? De la prudence ! monsieur le comte. (*Il jette le bouquet derrière le fauteuil.*) C'est que je dois tout surveiller. Raoul est mon ancre de salut, le seul moyen qui me reste pour ressaisir une partie de mon ancienne splendeur. Le prince de Neudorf, faible et âgé, sera bientôt l'esclave de madame de Villemeuse, en devenant son mari ; madame de Villemeuse, dans tout ce qui ne touche pas à son ambition, ne fait que ce que veut son fils, et son fils n'a pas d'autre volonté que la mienne. J'ai vu cela. Aussi ai-je appris à Raoul à ne pas se passer de moi, à se diriger d'après mes conseils ; et je le conseille bien, très-bien.

RAOUL, *à part, en se levant.* Cette note aux gazettes (*Haut.*) Mais que nous disait-on à Vienne? qu'on ne s'amusait plus à Paris depuis la révolution. C'est un mensonge que je repousse dans ces notes de voyage.

LE COMTE. C'est une calomnie. Le carnaval sérieux est fini, le carnaval bouffon recommence.

UN DOMESTIQUE, *annonçant.* Madame la baronne de Villemeuse.

LE COMTE, *allant au-devant d'elle.* Bientôt princesse de Neudorf.

RAOUL, *bas, au Comte.* Silence sur l'aventure du bal.

LE COMTE. Soyez tranquille.

SCÈNE IX.

LA BARONNE DE VILLEMEUSE, RAOUL, LE COMTE DE STAR.

LA BARONNE. Déjà levés, messieurs !

LE COMTE. Nous avons à implorer votre clémence.

LA BARONNE. Pour quel crime?

LE COMTE. Nous sommes allés au bal.

LA BARONNE. Êtes-vous fous ?

LE COMTE. Nous le sommes.

LA BARONNE. Ne vous ai-je pas recommandé de ne pas vous produire avec trop d'éclat pendant notre séjour à Paris? Le gouvernement du Directoire est ombrageux, vindicatif. Les succès qu'il vient de remporter sur les frontières du Rhin ne diminuent pas les vives inquiétudes que lui cause l'armée d'Italie, dont il est sans nouvelles depuis quelques jours. Nous sommes en pays ennemi, ne l'oubliez pas. Pourquoi n'avoir pas suivi mes conseils?

LE COMTE. Nous voulions renouer avec Paris, moi qui l'ai habité quinze ans pendant ses meilleurs jours; votre fils, qui l'a quitté si jeune. (*Le Comte baisant la main de la Baronne.*) Pardonnez nous.

LA BARONNE. Nous ne sommes venus à Paris, vous le savez, que pour une affaire très-grave. J'ai besoin, monsieur le comte, d'en causer avec vous. (*A part.*) Oui, je suis décidée à tout lui dire.

RAOUL. Je me retire.

LA BARONNE. Vous, restez, monsieur le comte.

Raoul sort.

SCÈNE X.

LE COMTE DE STAR, LA BARONNE.

LA BARONNE. Il s'agit de mon union prochaine avec le prince de Neudorf.

LE COMTE. Son serviteur et le vôtre vous écoute, madame.

LA BARONNE. Avant de toucher à cette question si importante, je dois vous remercier, monsieur le comte, du zèle chevaleresque que vous avez mis à m'accompagner en France.

LE COMTE. Le désir du prince de Neudorf est toujours un ordre pour moi.

LA BARONNE. Il m'a souvent parlé de vous, et c'est à ses éloges que vous devez la confiance que vous m'inspirez aujourd'hui. Votre existence, m'a-t-il dit, a été singulière, bizarre. Le prince m'en a raconté la moitié...

LE COMTE. Ah ! vous savez la moitié de mon existence. L'autre moitié est bien heureuse, madame.

LA BARONNE. Vous avez été fort riche, autrefois.

LE COMTE. Oui, madame, mais très-joueur.

LA BARONNE. Vous avez, du moins, la franchise de vos défauts.

LE COMTE. C'est mon dernier. J'y tiens, par un attachement plus vif. Sans les Français, je jouerais encore de temps en temps ; mais ils m'ont radicalement corrigé de ce vice. Trois petites baronies me restaient : l'une en Prusse, l'autre en Hollande, la troisième en Italie. Les Français viennent d'envahir ces trois royaumes, et adieu mes trois petites baronies. Aussi ai-je été heureux de venir les braver chez eux avec mon épée, ma

poudre et ma perruque. Ils me pendront à un réverbère! parbleu! il sera bien temps. J'ai cinquante-cinq ans passés. Mais pardon, madame la baronne, pour cet emportement contre une nation que j'avais laissée si polie, si élégante, si spirituelle, et que je retrouve si... politique. Hélas! non, je ne suis pas riche. Si jamais je le redeviens!

LA BARONNE. Vous pouvez le redevenir.

LE COMTE, *à part*. Elle a besoin de moi.

LA BARONNE. Je vous ai dit que j'avais à vous entretenir confidentiellement de mon mariage avec le prince de Neudorf. Vous savez que, restée veuve il y a trois ans, je comptais consacrer entièrement ma vie à mon fils.

LE COMTE, *à part*. J'admire comme elle se sert de sa tendresse pour cacher son ambition.

LA BARONNE. C'est dans l'intérêt de son avenir que je reparus à la cour de Vienne et que je rouvris mes salons. Parmi les seigneurs qui daignèrent s'y montrer, le prince de Neudorf fut un des plus assidus. Bientôt il m'offrit sa main. Il est vrai que, sévère sur les alliances, sur les questions d'étiquette, il m'avoua avec loyauté que le titre de duc porté par mon fils, et non les deux millions que je m'engageais à fournir pour ma dot, le déterminaient à passer sur la grande inégalité de nos deux noblesses.

LE COMTE. Deux millions! je ne les ai jamais eus qu'une fois. Je ne connaissais pas le noble désintéressement du prince; je sais seulement que si vous avez fait le voyage de France, si vous avez osé l'entreprendre malgré les dangers qu'il y avait à franchir les frontières de l'Allemagne, hérissées de troupes républicaines, c'est pour venir chercher les pièces qui prouvent que votre fils est bien duc de Villemeuse...

LA BARONNE. Et que le jour de mon mariage je me suis engagée à montrer au prince de Neudorf, devant le juge d'armes et tout le chapitre des nobles assemblés...

LE COMTE. Puisque nous sommes enfin à Paris, bâtons-nous de les prendre et de retourner en Allemagne.

LA BARONNE. C'est ici, comte, que je réclame toute la supériorité de vos lumières.

LE COMTE. Parlez, madame...

LA BARONNE. En venant en France, je n'ignorais pas que ces papiers étaient entre les mains d'un homme dangereux, quoiqu'en disgrâce auprès du Directoire, d'un ennemi implacable, d'un ennemi politique, c'est tout dire.

LE COMTE. Nommez-le-moi.

LA BARONNE. Nous sommes chez lui.

LE COMTE. Voulez-vous que j'aille les lui demander, les exiger de lui par la menace? Vous le savez, j'ai mes moyens...

LA BARONNE. Gardez-vous-en, comte. Je savais, dis-je, que ces papiers, qui témoignent de la haute naissance de mon fils Raoul, et sans lesquels mon mariage avec le prince est impossible, étaient en la possession du docteur André; mais j'avais, en venant à Paris, la ferme certitude de rencontrer chez lui une personne dont l'autorité aurait été toute-puissante sur sa volonté. Je me suis bien trompée, bien cruellement trompée. Cette personne a disparu... Que faire, pourtant?... Partir... tout abandonner...

LE COMTE. Où sont ces titres, madame?

LA BARONNE. Au château de Villemeuse, et dans une tour où le docteur ignore lui-même qu'ils sont cachés.

LE COMTE. Que n'allez-vous à ce château?

LA BARONNE. Impossible. Le docteur seul y pénètre quelquefois avec une jeune fille...

LE COMTE. Deux questions, madame. Comment a-t-il eu ce château?

LA BARONNE. Il l'a volé.

LE COMTE. C'est juste.

LA BARONNE. Il l'a volé à notre famille.

LE COMTE. Et quelle est cette jeune fille?

LA BARONNE. Je ne le sais pas.

LE COMTE. Je le saurai. Rien n'est indifférent.

LA BARONNE. Cette jeune fille, qui se nomme Julie, est inconnue à tout le monde. Le docteur André l'aime, la chérit comme sa propre enfant...

LE COMTE, *à part*. Est-ce que ce serait celle du bal, celle qui a fait naître une si prompte rivalité entre le jeune homme qui l'accompagnait et Raoul?... Je le crains!... (*Haut.*) Un mot encore, s'il vous plaît, sur ce docteur André.

LA BARONNE. Vous connaissez le rôle affreux qu'il a joué pendant la révolution, sous le titre abhorré de représentant du peuple?

LE COMTE. Oui; mais depuis la révolution?

LA BARONNE. Depuis, il s'est retiré, sous prétexte que son parti l'avait méconnu, trahi, calomnié.

LE COMTE. Il comptait donc sur la reconnaissance de son parti? Les partis auxquels on se dévoue, lui aurais-je dit si je l'avais connu, vous tuent quelquefois, vous calomnient toujours, mais ils ne vous récompensent jamais. Sans cela, où serait le mérite du dévouement? (*A part.*) Il m'est déjà démontré que les titres de son fils, titres qu'elle n'a pas, — elle me l'a avoué, — que les deux millions qu'elle n'a pas encore non plus, — ce qu'elle m'a un peu moins avoué, — et cette jeune fille, sont trois faits qui se tiennent par un même lien.

LA BARONNE, *à part.* Il réfléchit au parti qu'il prendra. (*Haut.*) Votre avis, comte?...

LE COMTE. Mon avis, madame, est qu'il faut acheter ce château.

LA BARONNE. L'acheter! y songez-vous? Un château qui a coûté un million.

LE COMTE. Je ne dis pas de le payer. Proposez le marché au docteur. Il vous écoutera. Pour des révolutionnaires, l'or vaut mieux que des châteaux : cela s'emporte. S'il vous fait des conditions dures, acceptez-les. Mais vous ne pouvez acheter ce château sans le voir, sans le visiter. Une fois dans le château, nous prendrons les titres...

LA BARONNE. Proposer un pareil marché à celui qui nous l'a volé? La honte me monte au visage.

LE COMTE. Si l'on choisissait les moyens de réussir, le succès serait trop facile.

LA BARONNE. Mais, en vérité, votre conseil...

LE COMTE. Est excellent. Proposez d'acheter le château; pendant ce temps, moi je m'occuperai de savoir et je saurai ce qu'est cette jeune fille, cette Julie...

LA BARONNE. Comte, vous jouerez encore.

LE COMTE. Je veux perdre cent mille écus le soir de vos noces.

LA BARONNE, *à part.* C'est le prix qu'il met à ses services. (*Haut.*) Comte, vous en gagnerez cent cinquante mille.

LE COMTE. Je ne l'oublierai pas, madame. (*A part.*) N'oublions pas Raoul, non plus; c'est ma dernière baronnie.

LA BARONNE. Veillez, je vous prie, à ce que personne n'entre ici pendant que je serai avec le docteur André. Je vais le faire appeler.

LE COMTE. Reposez-vous sur moi.

Il sort.

LA BARONNE. Le comte a raison. Il ne me reste, en réalité, que ce moyen, ne pouvant plus compter sur l'intervention de Gabrielle, sur son influence pour avoir les titres de mon fils. Moi qui croyais si bien la trouver ici! moi qui avais toujours pensé qu'elle et le docteur André s'étaient unis par un secret mariage, et que cette Julie était leur enfant... Rien ne s'est vérifié. Je n'ai plus que l'espoir de voir réussir le comte de Star; mais à quelle humiliation il faut que je m'abaisse pour essayer de ce dernier espoir! Du courage! (*Elle sonne, un Domestique vient.*) Monsieur André. (*Le Domestique se retire.*) Par où commencer avec lui? Aurai-je assez de domination sur moi-même pour aller jusqu'au bout? Il va venir; le voici.

SCÈNE XI.

LA BARONNE, LE DOCTEUR ANDRÉ.

LA BARONNE. Dans l'entrevue que nous avons eue ici, je n'ai pas voulu, de peur de la prolonger aux dépens de votre repos, vous parler d'un projet que j'ai conçu en venant à Paris.

LE DOCTEUR. J'eusse toujours été disposé à vous entendre, madame; mais puisque vous avez jugé ce moment-ci plus favorable.

LA BARONNE. Nos deux opinions se sont livré une rude guerre pendant six ans. Vous êtes restés les vainqueurs.

LE DOCTEUR. Qui le sait?

LA BARONNE. Et, en votre qualité de vainqueurs, vous avez usé de la victoire. C'est l'usage. Tous en sont là. Vous nous avez chassés d'abord.

LE DOCTEUR. Beaucoup parmi vous ne nous ont pas même donné la peine de le faire.

LA BARONNE. Vous ne me mettez pas au nombre de ceux-là, du moins?

LE DOCTEUR. Non, madame; vous aviez quitté la France longtemps avant que la révolution n'éclatât; je connais d'ailleurs votre énergie. Mais pourquoi ce pénible retour... cette conversation?...

LA BARONNE. Avec raison vous avez pris, maîtres du champ de bataille, ce que dans notre fuite nous ne pouvions emporter. Qui n'en aurait fait autant? Nous n'avons pas pu, par exemple, nous, les Villemeuse, convertir en argent nos grandes possessions immobilières. Nous avons abandonné le château de Villemeuse. On vous l'a donné, vous l'avez gardé : c'est très-bien. Il n'y a pas de victoire sans conquête. (*A part.*) J'admire mon sang-froid.

LE DOCTEUR. Pourquoi toucher à ces choses encore brûlantes?

LA BARONNE. Le château de Villemeuse est donc à vous, et ce n'est pas moi qui voudrais vous troubler dans votre possession. J'imagine pourtant qu'elle est un peu embarrassante pour vous. Un logement seigneurial, un parc, une forêt de huit lieues d'étendue, c'est beaucoup... L'habitez-vous, ce château?

LE DOCTEUR. Non, madame.

LA BARONNE. Vous avez raison. Une pareille construction est d'ailleurs peu en harmonie avec les mœurs austères du nouveau régime. Un jour ou l'autre vous serez obligé de la démolir.

LE DOCTEUR. Oui, il en est question.

LA BARONNE, *à part.* Il n'y a pas un moment à perdre. (*Haut.*) Ce château de Ville-

meuse, je ne vous le cacherai pas, je le regrette. C'est un manoir de famille. Des souvenirs privés me l'ont rendu cher.

LE DOCTEUR, *à part.* J'entrevois enfin où elle veut en venir.

LA BARONNE. Voyons, docteur, vendez-le-moi.

LE DOCTEUR. Il n'est pas à vendre, madame.

LA BARONNE. Subtilité! Il le sera, si vous le voulez.

LE DOCTEUR. Je ne puis le vouloir.

LA BARONNE, *à part.* Il ne lâchera pas sa proie. (*Haut.*) Il a coûté un million aux ancêtres de feu monsieur le baron de Villemeuse, je vous l'achète quinze cent mille francs.

LE DOCTEUR. Il ne vaut pas cela. Mais, encore une fois, il m'est impossible de le céder.

LA BARONNE. Mettez-y le prix qu'il vous plaira, mon cher docteur. (*A part.*) Si je pouvais lui rendre les tortures qu'il me fait souffrir!

LE DOCTEUR. Je ne sais aucun prix, madame, qui me décidât à m'en défaire.

LA BARONNE, *à part.* Partir sans avoir ces précieux papiers, qui sont la destinée de mon fils! c'est affreux! oh! c'est affreux!

LE COMTE, *du dehors.* La Chaume, je vous ai dit de ne laisser entrer personne; madame Villemeuse est en affaire avec le docteur André.

LA BARONNE. On a prononcé mon nom.

GABRIELLE. Je veux la voir, vous dis-je, je veux la voir.

LA BARONNE. Cette voix!

LE DOCTEUR. Je la reconnais...

SCÈNE XII.

GABRIELLE, LE COMTE DE STAR, LA BARONNE, LE DOCTEUR.

LA BARONNE. Ma sœur!

GABRIELLE. Ma sœur!

LE DOCTEUR. Gabrielle!

LA BARONNE. Chère Gabrielle! (*Bas, à Gabrielle, en lui montrant le Docteur.*) Il t'aime toujours, regarde!

GABRIELLE, *bas, à sa sœur.* Noble cœur!

LA BARONNE, *bas, à Gabrielle.* Eh bien! je compte sur toi. (*Haut, au comte de Star.*) Nous ne partirons pas aujourd'hui, monsieur le comte.

ACTE TROISIEME.

L'action a lieu au château de Villemeuse, dans un salon riche, mais délabré. Au fond, une vaste terrasse qui domine le paysage et qui est de plain-pied avec la scène. On arrive du dehors à cette terrasse par des marches nombreuses établies à droite et à gauche, ou plongeant dans le second plancher du théâtre dans la direction du fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

GABRIELLE, EMMANUEL.

GABRIELLE. Je vous le dis encore, mon cher fils, quand vous connaîtrez le motif de ma disparition, de mon départ si précipité, vous m'excuserez, vous m'aimerez davantage. C'est pour vous que j'ai été si longtemps absente. J'ai couru tant de dangers!

EMMANUEL. Et je n'étais pas avec vous!

GABRIELLE. Que la joie de mon retour efface tout, mon fils. Mais comment êtes-vous ici, vous que j'avais laissé à Strasbourg?

EMMANUEL. Désespéré de ne pas vous voir revenir, je me rappelai au milieu de ma tristesse, vos paroles, celles que vous me disiez sans cesse comme une prière : « Aimez toujours, et de toutes les forces de votre âme, Dieu et le docteur André. » Et sous la protection de Dieu, je vins à Paris et me présentai chez le docteur.

GABRIELLE, *à part.* Imprudente! (*Haut.*) Vous ne lui avez jamais parlé de moi, du moins?

EMMANUEL. Jamais.

GABRIELLE, *à part.* Je respire.

EMMANUEL. Ainsi, vous m'approuvez d'être venu dans sa maison?

GABRIELLE. Oui, mon ami... mais peut-être serez-vous obligé de la quitter bientôt...

EMMANUEL. Bientôt!...

GABRIELLE. J'ai besoin de vous auprès de moi. Qu'avez-vous, Emmanuel? Je parais vous affliger en vous parlant ainsi?

EMMANUEL. Ma mère!

GABRIELLE. Vous vous taisez!

EMMANUEL. Je vous obéirai, mais je ne vous le cache pas, ce sera avec regret, avec douleur...

GABRIELLE. Vous qui m'aimez tant!..... mais qu'y a-t-il?

EMMANUEL. Une jeune personne, élevée par le docteur, comme sa fille.

GABRIELLE, *à part.* Comme sa fille, dit-il... oh! non, ce n'est pas possible!

EMMANUEL. Belle, douce, charmante...

GABRIELLE. Vous l'aimez?

EMMANUEL. Si je l'aime... Tenez... autant que vous!

GABRIELLE. Qu'espérez-vous?

EMMANUEL. Je n'espère pas, je l'aime. Si vous devez m'emmener d'ici avec vous, partons à l'instant même, car si je revoyais Julie...

GABRIELLE. Ne vous désolez pas encore!... Ces jeunes gens...

EMMANUEL. Oh! vous consentiriez à me laisser ici! et vous resteriez avec moi!

GABRIELLE. Je ne puis encore rien vous promettre. (*A part.*) Que lui dire avant d'avoir vu ma sœur?

EMMANUEL. Si cela dépend de vous, pourtant!...

GABRIELLE. Sans doute, je puis quelque chose, mais je ne m'engage pas... je verrai... je me consulterai...

EMMANUEL. Oh! alors, je suis sûr de rester.

Il baise les mains de Gabrielle.

GABRIELLE. Adieu, mon fils; nous nous reverrons dans quelques instants.. mais toujours le plus grand silence sur moi avec tout le monde, avec le docteur André surtout.

EMMANUEL. Pourquoi ce silence, ce mystère?..

GABRIELLE. Les opinions politiques du docteur et celles de votre famille ont été longtemps ennemies. J'arrangerai tout.... mais pas d'imprudence... enfin, vous ne me connaissez pas.

EMMANUEL. Ce que vous exigez est bien cruel... mais enfin...

GABRIELLE. Bientôt cela ne sera plus ainsi. Non, plus d'obscurité alors sur votre existence. (*Elle l'embrasse.*) Adieu, mon ami. (*A part.*) Il est temps que je voie ma sœur, que je lui parle de son fils. (*Elle revient. Haut, à Emmanuel.*) Vous m'aimez autant qu'elle, n'est-ce pas?

EMMANUEL. Oui, ma mère. (*Gabrielle sort.*) J'ai bon espoir. Ma mère verra le docteur André; et s'il est vrai, comme il me l'a dit souvent, que je suis utile à sa maison, il la décidera à me laisser chez lui. Mais pour que mon bonheur soit complet, il faut qu'elle reste avec nous. Julie et ma mère près de moi!... On vient, c'est Julie!

SCÈNE II.

EMMANUEL, JULIE.

JULIE. Déjà ici! Je croyais arriver la première.

EMMANUEL. Venez! j'ai une bonne nouvelle à vous apprendre.

JULIE. Qu'est-ce donc?

EMMANUEL, *à part.* J'allais me trahir. (*Haut.*) Oui... ma mère m'a écrit...

JULIE. Votre mère!

EMMANUEL. Bientôt elle sera ici, bientôt je la verrai, je l'embrasserai...

JULIE. Comme je l'aimerai aussi! que je vous remercie d'être venu partager votre bonheur avec moi!

EMMANUEL. Joie et douleur, tout devrait nous être commun dans ce monde où nous ferions sagement de ne jamais nous séparer.

JULIE. Votre conseil est un trop juste reproche. Mais je ne serais pas sortie de ma loge, hier à l'Opéra, si ce jeune homme n'était venu me dire que vous étiez descendu dans le bal et que vous dansiez avec une fort jolie personne.

EMMANUEL. Et vous l'avez cru! que désormais notre confiance soit mutuelle.

JULIE. Mon isolement sur la terre vous répond de la mienne. Si loin que je porte mes souvenirs, je n'y trouve qu'un homme bon, excellent pour moi, mais étranger, je crois, à ma famille, le docteur André.

EMMANUEL. Ne dirait-on pas qu'une volonté secrète nous a fait une position presque semblable? Promettons-nous donc d'être forts l'un pour l'autre, puisque le sort nous a réunis. Prenons cet engagement dans la religieuse solitude de ce château.

JULIE. La promesse en sera plus sacrée.

EMMANUEL. Il me semble... est-ce un rêve? que je l'ai connu, ce beau duché de Villemeuse, témoin de notre serment.

JULIE. Vous?

EMMANUEL. Oui, en traversant la forêt qui l'entoure, mille souvenirs m'ont assailli tantôt; et quand encore loin d'ici, je me suis trouvé devant une petite chapelle qui domine un torrent...

JULIE. C'est la chapelle de Notre-Dame des Abîmes.

EMMANUEL. Mon cœur a battu comme si j'avais déjà vu à travers sa grille cette pieuse protectrice de ceux que menace le gouffre.

JULIE. C'était aussi la patronne des anciens ducs de Villemeuse.

EMMANUEL. Par quelle intervention divine a-t-elle échappé aux fureurs de la révolution?

JULIE. On dit que monsieur André... vous ne le répéterez pas du moins?...

EMMANUEL. Je vous le promets.

JULIE. On dit que pendant le règne de la Terreur, lorsque nos temples étaient brisés, monsieur André voulut et il obtint qu'on épargnât cette pauvre chapelle perdue dans les bois. Il fit plus, il ordonna que la lampe de

Notre-Dame des Abimes fût constamment entretenue en souvenir...

EMMANUEL. D'une femme qu'il a aimée, n'est-ce pas?

JULIE. On le dit.

EMMANUEL. Mais pourquoi moi, qui ne suis jamais venu ici, ai-je cru reconnaître ces bois, cette chapelle? L'aspect de ce château n'a pas dissipé mon illusion. Riez de ma crédulité; mais il me semble que lorsque j'y venais autrefois, une dame vêtue de velours et d'or, grave et belle, m'embrassait froidement, et ma mère me ramenait.

JULIE. Comme vous êtes ému, en effet, en parcourant des yeux cette salle!

EMMANUEL. Et comme tout est gracieux ici, voyez! auprès de ce qui est grand. De ce perron de marbre partaient le matin au bruit du clairon les rapides chevaux qui emportaient à travers l'espace les nobles habitantes de cette royale demeure. Vous auriez été souveraine comme elles, Julie, si je ne me trompe point en faisant le passé si juste envers vous.

JULIE. Quelqu'un!.. Ciel! le jeune homme du bal. Lui ici!

SCÈNE III.

LES MÊMES, RAOUL.

RAOUL. Que vois-je? Mais n'êtes-vous pas?... Je ne puis en douter, le prestige du bal se continue ici pour moi. Mademoiselle, vous me devez la fin d'une valse.

JULIE. Monsieur...

RAOUL, *à Emmanuel.* Et vous, monsieur, la fin d'une explication.

EMMANUEL. Êtes-vous venu pour me chercher?

RAOUL. Non, certes! Mais je serais venu ici avant vous, permettez-moi cette politesse, si j'avais été assez bien inspiré pour prévoir que je rencontrerais mademoiselle. Puisqu'il n'en a pas été ainsi, monsieur, et que vous me faites l'honneur de m'interroger, je vous dirai que vous ne devez vous en prendre qu'à vous seul de l'aventure dont nous sommes tous les deux les héros, et dont vous paraissez me garder rancune.

JULIE, *à part.* Pourquoi est-il ici?

EMMANUEL. Enfin, que me voulez-vous?

RAOUL. Vous interrogez toujours, c'est un peu professeur. Vous m'obligez à descendre au même rôle et à vous donner un conseil. Quand on est au bal de l'Opéra avec une si jeune et si séduisante personne, on ne quitte pas sa loge sur le caprice du premier venu. Votre politesse est exemplaire.

EMMANUEL. Monsieur, prenez garde!... si j'allais l'oublier!

RAOUL. Vous auriez tort; de même que vous avez eu tort de venir m'enlever mademoiselle au milieu du bal. Vous êtes d'une vivacité...

EMMANUEL. Dont vous portez peut-être les marques. Allons! dites tout de suite, monsieur, que vous veniez me chercher, et vous ne m'inspirerez plus que le regret de ne vous avoir pas prévenu.

JULIE. Terminez, je vous supplie, une explication...

RAOUL. Cessez votre effroi, mademoiselle. Je ne fus jamais plus calme. (*A Emmanuel.*) Encore une fois, monsieur, je comptais si peu vous trouver à Villemeuse, que j'ai fait mettre dans les gazettes le petit avis suivant: (*Il sort un journal.*) « Dans une conversa-» tion un peu animée, hier au bal de l'Opéra, » deux jeunes gens se sont jeté leur gant. » L'un de ces gants était blanc, l'autre noir. » Celui qui a reçu le gant noir fait savoir à » celui qui a dû recevoir le gant blanc qu'il » l'attendra pendant deux jours à la maison » de santé du docteur André, où il lui rendra » son gant noir, s'il se présente. »

EMMANUEL. Voici votre gant blanc, monsieur.

RAOUL. Voici votre gant noir.

EMMANUEL. Maintenant je suis à votre disposition.

JULIE. Mais c'est un duel!

RAOUL. Vous ne me comprenez ni l'un ni l'autre. Savez-vous ce que je me proposais de dire à la personne à qui j'aurais rendu ce gant noir?

EMMANUEL. Je le devine et je vous dispense...

RAOUL. Je lui aurais donné un troisième conseil. C'est que, lorsqu'on va au bal de l'Opéra, qu'on sait vivre, lorsqu'on y conduit surtout une dame, lorsqu'enfin on est exposé à jeter son gant à quelqu'un, on ne porte pas des gants noirs.

EMMANUEL. Qu'importe la couleur du gant, si la main qu'il recouvre est assez ferme pour châtier...

JULIE. Oh! mon Dieu! quelqu'un! quelqu'un!

RAOUL. N'appelez personne, mademoiselle, il n'y aura pas de sang répandu. (*A Emmanuel.*) Vous avez pu faire, monsieur, une révolution aux profits de vos préjugés, mais vous n'avez pas le droit de forcer les autres à l'accepter. Me mesurer avec vous, car c'est là où vous voulez que j'en vienne, ce serait vous reconnaître mon égal.

LE DOCTEUR, *paraissant et restant au fond du théâtre.* Je devais le revoir un jour. Le voilà!

EMMANUEL. Je le suis votre égal.

RAOUL. Permettez, monsieur. Dites-moi

sans colère en quoi vous êtes mon égal. Un duel est un jeu qu'on engage. J'ai encore quelques mille livres de rente, et malheureusement je ne vous les suppose pas. J'ai un grand nom, et vous vous appelez?...

EMMANUEL. L'un de nous en ce moment s'appelle l'offenseur et l'autre l'offensé. Voilà nos noms.

LE DOCTEUR, *toujours au fond.* Très-bien.

RAOUL. Je m'appelle le duc de Villemeuse.

JULIE. Le duc de Villemeuse!

LE DOCTEUR, *à part.* Mon Dieu! oui, celui que je suis allé prendre aux *Enfants-Trouvés.*

RAOUL. Vous étonnerez-vous encore de me voir dans ce château? J'y resterai tant qu'il plaira à madame la baronne, ma mère, d'y demeurer.

LE DOCTEUR, *à part.* Et qu'il nous plaira qu'elle y demeure.

RAOUL. Quand vous m'aurez décliné vos titres, comme je vous ai appris les miens, vous me trouverez à votre disposition. Cherchez à loisir vos aïeux.

LE DOCTEUR, *à part.* C'est trop juste.

EMMANUEL. Je saurai bientôt vous réduire, par quelque outrage sanglant, à vous passer des vôtres.

RAOUL, *se retirant.* Essayez! une seconde fois vous réussirez peut-être mieux à me mettre en colère.

EMMANUEL *va se précipiter sur Raoul; il est arrêté par le Docteur.* Monsieur André!

JULIE. Monsieur André!

RAOUL, *en s'en allant et pendant que le docteur l'accompagne du regard.* Quel est cet homme? son sourire m'épouvante.

Il sort.

SCÈNE IV.

EMMANUEL, LE DOCTEUR, JULIE.

LE DOCTEUR. Ce gentilhomme met un trop haut prix à sa valeur pour qu'on en craigne les menaces. Mais écoutez-moi tous les deux, mes chers étourdis. Vous avez des torts. Mes conseils ont été négligés. Je devine tout.

JULIE. Oh! pardon, monsieur André.

LE DOCTEUR. Moi je pardonne toujours, mais le monde! Réfléchissez sur votre légèreté. Le duc de Villemeuse, qui sait fort bien que vous n'êtes pas frère et sœur, va supposer, vous ayant vus si chaleureusement dévoués l'un pour l'autre...

EMMANUEL. Que supposera-t-il?

LE DOCTEUR. Que vous vous aimez.

JULIE. Nous?

LE DOCTEUR. Ce sera le plus excusable de ses torts.

EMMANUEL. Mais...

LE DOCTEUR. Vous ne vous aimez donc pas?

EMMANUEL. Nous ne disons pas cela.

LE DOCTEUR. Cette supposition que les uns risqueront demain, que d'autres envenimeront plus tard, finirait par nuire à votre réputation, à votre bonheur. Abrégez ces heures de danger, et si elles ne devaient pas avoir un terme, je vous dirais : séparez-vous!

EMMANUEL. Nous séparer!

LE DOCTEUR. Cherchons donc un moyen de vous laisser ensemble sans danger pour votre réputation. En trouvez-vous un, Julie?

JULIE. Mon Dieu! non; et vous, monsieur Emmanuel?

EMMANUEL. Ni moi non plus.

LE DOCTEUR. J'en sais un, mais n'allez pas vous effrayer! mariez-vous. Vous êtes beaucoup trop jeunes, sans doute, pour que ce mariage se fasse tout de suite; mais habituez-vous à la pensée sérieuse que vous êtes irrévocablement destinés l'un pour l'autre. Le monde en sera instruit, et il ne s'étonnera plus alors d'une intimité que j'aurai approuvée. Des douleurs d'un autre âge, celles que je veux vous épargner, des haines politiques que je n'espère plus désarmer, me forceront bientôt à me retirer de la vie active. Emmanuel, je vois en vous mon successeur.

EMMANUEL. Tant de bonté!

JULIE, *dont le Docteur a mis la main dans celle d'Emmanuel.* Docteur!

LE DOCTEUR. Laissez-moi voir comment on est heureux. Julie, dès ce moment, je vous dois quelques révélations sur votre famille. Allez m'attendre avec recueillement dans la tour ducale; j'irai vous les porter dans un instant. Ne redoutez pas cette confidence, Julie; elle ne changera rien, j'en suis sûr, à ce que je viens d'arrêter pour votre bonheur à tous deux.

Elle sort.

JULIE. Je vais vous y attendre.

LE DOCTEUR. Quant à vous, mon ami, en vous promettant pour femme notre chère Julie, je ne vous demande ni quels sont vos titres ni quels sont vos aïeux. Le temps de ces tyranniques exigences est passé; mais ce qui ne passera jamais, mon ami, croyez-en un homme qui a déraciné les préjugés les plus profonds, c'est la nécessité d'apporter un nom sans tache à l'épouse qui efface le sien, celui de son père, sous la majesté du vôtre.

EMMANUEL, *à part.* Mon nom!... celui de mon père... Pourquoi ma mère ne me l'a-t-elle pas révélé?

LE DOCTEUR. Vous me direz donc : mon père était un honnête homme, et son nom est porté avec respect par ma mère.

EMMANUEL. Oui, je vous dirai tout... (*A part.*) Allons trouver ma mère.

LE DOCTEUR. Nous nous rejoindrons ici. Moi je vais me rendre auprès de Julie, qui m'attend. Allez !

EMMANUEL, *à part.* Plus de mystère. Il faut que ma mère me dise la vérité sur ma famille. Il le faut.

Il sort.

LE DOCTEUR, *seul.* Par quelle fatalité ce Raoul de Villemeuse vient-il jeter la désolation entre ces deux jeunes cœurs? A peine arrivé, il outrage Emmanuel, il effraye Julie. Sa présence est déjà un malheur pour eux. Comme il a pâli devant mon regard, et comme j'ai frémi devant le sien! Chassons ces pensées. Faiblesse de l'âme! En préparant avec amour cette union d'Emmanuel et de Julie, il me semble que c'est moi dont le cœur va se joindre au cœur de Gabrielle. Hier, en la revoyant, j'ai cru voir redescendre du ciel le cortége joyeux de mes belles années. Je rajeunissais au son de cette voix où l'on sent toujours palpiter une larme, et quand sa main a été dans la mienne, j'ai éprouvé ce frémissement que nous éprouvions tous deux autrefois quand nous nous disions à voix basse et dans l'ombre : à demain! Demain elle sera partie, et aujourd'hui sa sœur est avec elle. Sa sœur! toute illusion s'efface devant ce souffle ambitieux.

Le Docteur va pour sortir, l'Adjoint de la mairie se présente.

L'ADJOINT. Je vous cherchais, monsieur le docteur.

LE DOCTEUR. Qui vous amène ici?

L'ADJOINT. Frappés de terreur, les habitants de cette commune et ceux des localités voisines arrivent tumultueusement au château.

LE DOCTEUR. Et le motif?

L'ADJOINT. Des bruits sinistres ont couru dans la campagne. L'armée d'Italie, leur a-t-on dit, a été complétement défaite par les Autrichiens, qui ont déjà envahi le territoire par le midi de la France. Le général Scherer est en fuite. Les ennemis de l'intérieur relèvent la tête... Paris est en insurrection.

LE DOCTEUR. Je n'ai reçu aucune nouvelle m'annonçant un pareil malheur. Ces bruits sont faux. Allez porter de ma part à ces braves gens des paroles rassurantes. (*L'Adjoint se retire.*) Rendons-nous maintenant auprès de Julie.

Il se dispose à sortir, le comte de Star l'arrête.

SCÈNE V.

LE COMTE DE STAR, LE DOCTEUR.

LE COMTE, *saluant profondément.* Monsieur le docteur André?

LE DOCTEUR. C'est moi.

LE COMTE. Je suis un des voyageurs descendus chez vous hier dans la nuit.

LE DOCTEUR. Monsieur le comte de Star.

LE COMTE. Lui-même. Mais je vous ai déjà vu, il me semble. Je le disais tantôt à madame la baronne.

LE DOCTEUR. Votre visage, en effet, ne m'est pas inconnu.

LE COMTE. Vous aurais-je rencontré à Saint-Pétersbourg, à la cour de Catherine-la-Grande à Vienne? à la cour de Joseph II?

LE DOCTEUR. Je ne le pense pas.

LE COMTE. Cependant nous nous sommes vus?

LE DOCTEUR, *à part.* Je crois savoir où maintenant.

LE COMTE. Serait-ce à la brillante cour de Versailles?

LE DOCTEUR. Non, monsieur, c'est à la Bastille.

LE COMTE, *à part.* Diable! (*Haut.*) Ma foi, vous avez raison ; c'est à la Bastille que nous nous sommes vus. Après tout, rien d'étonnant à cela. Des princes du sang y ont passé.

LE DOCTEUR. Ma captivité a plus de modestie.

LE COMTE. N'importe! moi j'y fus mis.... Vous savez qu'on y enfermait pour rien.

LE DOCTEUR. Pas les hommes comme vous, monsieur. On les estimait davantage.

LE COMTE, *à part.* C'est un caractère sombre et froissé; si je ne le mets pas en colère, il ne parlera pas. Il faut qu'il parle, qu'il me dise son secret sur cette jeune fille. (*Haut.*) Puisque nous sommes de vieilles connaissances, j'agirai à votre égard avec la plus grande franchise.

LE DOCTEUR. Vous avez donc quelque confidence grave...

LE COMTE. Deux mots seulement à vous dire ; mais deux mots qui changeront toute votre existence. Je vous ai dit que je serai franc. Je suis un aristocrate. Je ne crois pas plus à l'égalité parmi les hommes qu'à l'égalité parmi les arbres d'une forêt. Permettez-moi encore une comparaison dont la justesse absoudra la trivialité. Si l'égalité dont on nous parle était une vérité, il y aurait du vin de Bordeaux pour tout le monde. Laissons donc le monde comme nous l'avons trouvé, et soyons de ceux qui jouissent du luxe, du

bien-être sans s'inquiéter d'en faire jouir les autres, puisqu'il n'y en a pas assez pour eux.

LE DOCTEUR. Pardon... J'ai quelques affaires à expédier.

LE COMTE, *le retenant*. Vous avez fait une révolution ; qu'a-t-elle fait pour vous?

LE DOCTEUR. Rien, et je l'en remercie.

LE COMTE. Qu'a-t-elle fait pour les autres? Elle a détrôné un roi pour vous en donner cinq qu'on appelle membres du Directoire. Je sais que vous avez quelques compensations à m'opposer. Autrefois vous portiez des perruques élégantes, parfumées, aujourd'hui vous portez des cheveux qui vous couvrent le visage et vous font ressembler à des ours; vous mangiez tous les jours, et vos fournisseurs aux armées vous mangent. A l'inégalité des fortunes vous avez substitué l'égalité de mauvais goût et de la misère. Ah! je vous ai dit que j'étais un aristocrate.

LE DOCTEUR. Ailleurs que chez moi, monsieur, ce discours, dont je ne devine pas le but, vous coûterait cher, quoique nous ne soyons plus aux temps les plus rigides de la révolution. Mais enfin?...

LE COMTE. Je connais celui à qui je parle. Quoique nous ne soyons plus à ces temps dont il veut bien me faire souvenir, il peut encore d'un mot m'envoyer fort loin. Mais, comme tant d'autres, il est las de frapper et de punir. Vous n'êtes pas meilleur, vous êtes fatigué. Il y a quelqu'un qui irait à l'échafaud avec plus d'indifférence que moi, c'est vous.

LE DOCTEUR, *à part*. Quel mélange de profondeur et de bassesse! (*Haut.*) Mais encore une fois, monsieur, quel est le but de cet examen? Je veux le savoir.

LE COMTE. Tout homme politique a à se venger. Je vous offre un moyen de vous venger de vos ennemis.

LE DOCTEUR. Votre pénétration est au moins aussi étrange que votre générosité.

LE COMTE. Connaissant donc toutes les phases de votre vie, je viens vous proposer...

LE DOCTEUR. Vous n'êtes pas seulement un aristocrate, mais un espion.

LE COMTE. A Venise, comme je gagnais toujours aux cartes, on prétendait que j'étais le diable; vous êtes moins poli que les Vénitiens. N'importe! Si vous voulez venir avec moi en Allemagne, et là dire, dans des conversations officieuses, l'état actuel de la France, ses côtés faibles, et elle en a beaucoup, ce qu'il conviendrait de faire pour acheter les gens plus ou moins honnêtes qui la dirigent, vous deviendriez aisément, je vous l'assure, riche, puissant...

LE DOCTEUR. Monsieur, je ne veux rien.

LE COMTE. Eh bien! dites tout cela pour rien.

LE DOCTEUR. Quelle France voulez-vous que je fasse connaître dans vos salons politiques d'Allemagne? celle que Louis XIV laissa pauvre, mais noble et grande encore à Louis XV, ou celle que Louis XV a léguée à son successeur comme une maladie héréditaire qui devait l'emporter? Vous avez vanté l'élégance de celle-ci; mais sous cette élégance se cachait la décrépitude, la honte, la lâcheté. Oui, elle avait de l'esprit, beaucoup d'esprit, mais c'était l'esprit de la fièvre, celui du délire. Elle avait tant d'esprit qu'elle n'avait plus de cœur. Oui, elle nageait dans le luxe et la satiété, mais à ses pieds grondait le désespoir et frémissait la révolte. Souvenez-vous de la réponse de ce paysan que Louis XV rencontra un jour dans la forêt de Sénart, et qui portait une bière sur l'épaule. « De quoi est mort cet homme? — Sire, de faim. » Cet homme était la France.

LE COMTE, *à part*. Enfin il est en colère.

LE DOCTEUR. Moi, dévoiler à l'étranger, pour qu'il en profitât, les faiblesses et les misères de la France? Oui, elle est pauvre, elle ronge son pain noir autour des splendides banquets du Directoire; mais je l'aime parce qu'elle se régénère par l'austérité et le courage, comme font les grands cœurs, comme font les saints. Oui, puisque votre regard a lu dans mon âme, j'ai été calomnié, outragé, trahi par les miens; mais plutôt de dire aux canons de l'ennemi : C'est par là qu'on entre en France, j'aimerais mieux être... tenez, ce que vous êtes. Car, enfin, de nous deux, en ce moment, vous n'êtes que celui qui achète, et moi, plus vil, je serais celui qui vend.

LE COMTE, *à part*. Le voilà juste au point où je voulais l'amener. (*Haut.*) Peut-être avez-vous d'autres raisons pour ne pas accepter ma proposition. Vous seriez obligé de laisser une famille, des enfants... Vous élevez une jeune et charmante fille avec une affection particulière; il ne m'appartient pas de savoir, de deviner même dans quel but mystérieux et tendre...

LE DOCTEUR. Qu'avez-vous dit, monsieur, qu'avez-vous dit? Vous me compareriez en ce moment à vos infâmes seigneurs, qui... Monsieur, je voulais vous taire le crime pour lequel vous fûtes enfermé à la Bastille. C'est vous qui l'avez dit.

LE COMTE. A quel titre cette jeune personne est donc chez vous?

LE DOCTEUR. A quel titre? Vous ne méritez pas de le savoir. Je sors. J'étoufferais. J'ai besoin de contempler le radieux visage de Julie pour me purifier de tout ce que je viens d'entendre. Félicitez-vous, monsieur, d'être mon hôte; sans ce titre sacré qui vous protège... encore une fois vous êtes mon hôte.

Le Docteur sort.

LE COMTE, *seul.* Rien! je n'ai rien appris, et pourtant je veux savoir moi aussi maintenant... Car cette jeune fille, dont la baronne de Villemeuse tient tant à connaître les droits sur le docteur André, est bien celle que j'ai vue à l'Opéra. Raoul vient de me le confirmer en me racontant son entrevue avec le jeune homme qui l'accompagnait au bal. Il en plaisantait encore, il riait, mais il étouffait de colère et de rage. Je pressens une rivalité aigrie, exaspérée par l'amour-propre. Ce point noir menace d'être un orage terrible. C'est à moi de le conjurer. Pas de duel surtout. Jamais de duel! excepté quand je le jugerai convenable et que je serai le témoin de Raoul. Mais enfin quelle est cette jeune fille, cette Julie?

SCÈNE VI.

LE COMTE DE STAR, LA CHAUME.

LA CHAUME. Madame la baronne de Villemeuse, qui arrive au château, fait prier monsieur le comte de se rendre sur-le-champ auprès d'elle.

LE COMTE. C'est bien... j'y vais... (*A part.*) Ma réputation d'habileté va être singulièrement compromise à ses yeux. (*Il revient.*) Qui es-tu, mon ami?

LA CHAUME. J'étais valet de chambre avant la révolution, je suis domestique depuis la révolution.

LE COMTE. Tu as fait ton chemin. Es-tu depuis longtemps attaché au service du docteur?

LA CHAUME. Depuis deux ans seulement.

LE COMTE, *à part.* Ce n'est pas assez pour qu'il sache quelque chose : voyons pourtant. (*Haut.*) Tu peux te vanter d'être au service d'un bon maître. Il me faisait ton éloge, là, il n'y a qu'un instant.

LA CHAUME. Monsieur est trop bon.

LE COMTE. Sa fille t'aime beaucoup aussi.

LA CHAUME. Sa fille?...

LE COMTE. Oui, mademoiselle Julie...

LA CHAUME. Mademoiselle Julie n'est pas sa fille, je vous assure.

LE COMTE. Cependant tout le monde le dit.

LA CHAUME. Tout le monde se trompe.

LE COMTE. Gageons vingt-cinq louis qu'elle est sa fille.

LA CHAUME. Je les gagerais... si je les avais.

LE COMTE, *une bourse à la main.* Tu les perdrais.

LA CHAUME. J'en aurais bientôt cinquante, au contraire.

LE COMTE. Voilà vingt-cinq louis : veux-tu encore parier? Entendons-nous. Moi je dis que mademoiselle Julie est sa fille, toi qu'elle est...

LA CHAUME. Il est vrai qu'il l'aime comme sa propre enfant, car s'il vient à être saisi par l'étrange, par la cruelle maladie qui le rend tout à coup immobile et muet comme une statue, et dont il est frappé ordinairement quand on a l'imprudence de lui rappeler ce qu'il a souffert à la Bastille, elle seule, mademoiselle Julie peut l'approcher. Je croirais comme vous qu'elle est sa fille, si...

LE COMTE. Si!...

LA CHAUME. Personne n'aura connaissance de notre pari?

LE COMTE. Repose-toi sur moi. Je ne te prête aucun serment.

LA CHAUME. Montez au troisième étage de ce château, allez jusqu'au bout de la galerie obscure au milieu de laquelle vous vous trouverez; trois planches vous arrêteront; écartes-les. Elles remplacent la porte d'une grande pièce découverte il y a quelques jours par les ouvriers. Entrez et regardez au-dessus de la cheminée.

LE COMTE. Que verrai-je? dis!

LA CHAUME. Si je vous le disais, je ne gagnerais pas loyalement le pari.

LE COMTE. Mais... c'est madame la baronne que j'entends. Je veux réussir avant de la voir.

LA CHAUME. Non, c'est par ici. (*Il indique au Comte une porte latérale.*) Madame la baronne de Villemeuse et mademoiselle Gabrielle.

SCÈNE VII.

GABRIELLE, LA BARONNE.

LA BARONNE. Que je te remercie, Gabrielle, de m'avoir obtenu de M. André la permission de venir ici au château de Villemeuse!

GABRIELLE. Ne m'as-tu pas dit que c'était pour ton fils?

LA BARONNE. Oui, il rentrera aujourd'hui dans la possession de ses titres, et c'est à toi, bonne Gabrielle, qu'il les devra.

GABRIELLE. A moi?

LA BARONNE. Écoute! quand les horribles excès de la révolution forcèrent, il y a huit ans, monsieur le duc de Villemeuse, le frère de mon mari, à quitter soudainement sa femme et sa fille pour s'exiler en Allemagne, il laissa en partant des titres précieux, des papiers de famille, dangereux à emporter.

GABRIELLE. Quel regret pourrait te causer la perte de ces titres aujourd'hui que les priviléges sont abolis en France?

LA BARONNE. La France n'est plus notre patrie. Elle nons a dépouillés, elle nous a chassés. Passons. La cour, l'antique noblesse d'Allemagne nous ont reconnns comme des membres de la grande famille aristocratique. Mais pour placer mon fils au rang où sa haute naissance l'appelle, il me faut des preuves attestant qu'il est bien dnc de Villemeuse. Tout l'avenir de mon fils Raoul est là.

GABRIELLE. Raoul, as-tu dit? Il s'agit de Raonl?

LA BARONNE. Et de qui pensais-tu?

GABRIELLE. Continue. (*A part.*) Panvre Emmanuel!

LA BARONNE. Ces papiers, ces titres sont ici, au châtean. Tu comprends mon désir de me rendre à la tonr ducale. C'est dans nn endroit caché de cette vaste pièce qu'ont été enfermés et scellés dans un coffre de fer les papiers de monsieur le duc de Villemeuse, la veille de son émigration, et l'acte par lequel il cède son titre de duc à mon fils, à notre branche, la sienne s'étant éteinte.

GABRIELLE. Oni, je sais qne sa femme et sa jenne et unique fille Louise ont été emportées par l'orage révolntionnaire.

LA BARONNE. Cet acte, c'est l'existence de mon fils. Avec ce titre il est tout, sans ce titre il n'est rien. Accompagnée de Raoul qui m'attend dans la galerie, je vais donc à cette tonr, à l'endroit connu de moi seule, et je reviens t'embrasser.

GABRIELLE, *retenant la Baronne.* Tu ne m'as pas encore demandé pourquoi j'étais allée te chercher en Allemagne?

LA BARONNE. Ne m'as-tu pas dit qne c'était aussi pour mon fils, ponr Raoul?

GABRIELLE. C'est bien pour ton fils, mais ce n'est pas pour Raonl, c'est ponr l'antre.

LA BARONNE. Ponr l'antre?... ah! oni pour l'autre. Parlons plus bas. Je n'osais te qnestionner sur lui.

GABRIELLE. Si tu le connaissais! quel noble cœur!

LA BARONNE. Je regrette que les malheurs de nos temps m'en aient séparée; j'anrais vonlu faire pour lui tout ce que tn as fait à ma place.

GABRIELLE. Ne parlons pas de moi. J'ai été récompensée, car je l'aime... vois-tu? Ne sois pas jalouse de l'intérêt que je lui porte, ma sœur. Je n'avais que lui sur la terre, et je viens te dire : le voilà!

LA BARONNE. Chère Gabrielle!

GABRIELLE, *à part.* Pas une larme n'est encore tombée de ses yeux! (*Haut.*) Mais le devoir l'emporte snr l'affection. Écoute-moi à ton tour, ma sœur. Sans nn nom, ton fils n'a le droit de prendre aucnn rang dans la société; elle le rejette. Je ne puis lui donner le mien puisque je ne suis pas sa mère, et j'ai vonlu t'avertir, te consulter, quoique sûre de ton consentement, avant de l'autoriser à porter ton nom, et de lui apprendre par là qu'il est ton fils. Tu es venue en France chercher les titres de l'un; moi, au péril de ma vie, je suis allée en Allemagne te demander un nom pour l'autre.

LA BARONNE. Oh! que ne puis-je te satisfaire! Mais quel nom lui donnerais-je, chère Gabrielle, puisqu'il n'existe pas une preuve authentique que je snis sa mère?

GABRIELLE. Elle existe cette prenve.

LA BARONNE. Que dis-tu?

GABRIELLE. Je l'ai.

LA BARONNE. Ah! tu l'as.

GABRIELLE. Né pendant que monsieur le baron de Villemeuse vivait, il a été inscrit sur le registre de la paroisse comme son fils et le tien. J'ai pu, pendant les troubles de la révolution, me procurer facilement ce registre et en arracher le feuillet où sa naissance est constatée. Il est là.

LA BARONNE. Donne, Gabrielle!

GABRIELLE. Avant de te donner ce feuillet, permets-moi de te dire que je n'ai pas surpris dans tes yeux, dans ton âme, en te rendant ton fils que tu pouvais croire perdu, cette émotion brûlante, spontanée, que j'anrais voulu voir éclater en toi.

LA BARONNE. Tu te trompes, Gabrielle...

GABRIELLE. Je venx te croire, ma sœur. Car si je soupçonnais seulement qne tu n'eusses pas ponr lui nn cœur de mère, j'oserais te dire : « Laisse-moi encore ton fils. Je prends devant Dieu et devant toi, te dirais-je, l'engagement de lui servir de mère tonte ma vie. Ma sœur, va chercher ton trésor... je garde le mien. »

LA BARONNE Gabrielle! Gabrielle! tu ne m'as pas comprise. Je fais en ce moment pour lui plus que tn ne penses.

GABRIELLE. Toi!

LA BARONNE. Ce fils que je réunis à ma maison va être en y entrant la ruine de son frère aîné, de Raoul. On a dû te le dire en Allemagne, le prince de Neudorf, pnissant protecteur promis à Raoul, m'a offert sa main.

GABRIELLE. Le titre de princesse t'a séduite, c'est si beau!

LA BARONNE. Quand il apprendra que j'ai un autre fils dont je ne lui ai jamais parlé...

GABRIELLE. Eh bien?

LA BARONNE. Penses-tn qu'il consente encore à m'épouser?

GABRIELLE. Tu hésites entre la couronne de princesse, faite d'or et de diamants, et celle de mère, qui n'est souvent que la couronne du martyre. Tu hésites!...

LA BARONNE. Je n'hésite pas... oh! non... Mais n'est-ce pas là nn sacrifice?

GABRIELLE. Il ne fallait pas m'en parler pour que ce n'en fût un? N'est-ce pas aussi pour votre fils, future princesse de Neudorf, que j'ai pris l'opprobre de votre faute, que j'ai couvert mon front de votre rougeur? N'est-ce pas pour lui que j'ai renoncé en un jour à l'estime, à l'amour d'un homme dont j'allais être la femme? Vingt fois j'ai eu le droit d'aller trouver cet homme et de lui dire: Je vous ai trompé, mon ami; rendez-moi votre estime, votre amour; voici la vérité; je me suis dévouée pour ma sœur. Eh bien, je me suis tue, je suis restée cachée, vous sacrifiant pour votre fils jusqu'au dernier moment, mon bonheur, mon amour... cet amour que je reporterai à Dieu pour obtenir le pardon de votre faute comme femme, et de votre insensibilité comme mère.

LA BARONNE. Gabrielle! Gabrielle!

GABRIELLE. J'ai assez prié, je commande. Sachez-le, votre fils aime. Bientôt il se mariera. Il lui faut un nom. Terminons-en. Dès aujourd'hui il prend le vôtre. Cet acte de naissance va lui être remis.

LA BARONNE. Et qui aime-t-il?

GABRIELLE. Une jeune fille qu'il a vue chez le docteur André.

LA BARONNE. Chez le docteur André! (*A part.*) Mes soupçons étaient fondés (*Haut.*) Et quel est le père de cette jeune fille?

GABRIELLE. Je l'ignore.

LA BARONNE. Je ne l'ignore pas, moi! C'est la fille du docteur André. (*A part.*) Et la sienne aussi.

GABRIELLE. Sa fille! (*A part.*) Oh! mon Dieu! j'avais déjà repoussé cette pensée. Il serait donc vrai? Oh! ce serait trop affreux!

LA BARONNE. Marier mon fils à la fille de notre plus cruel ennemi! de celui qui a causé tous les malheurs de notre maison! oh! ce serait trop de satisfaction donnée à un ennemi. (*A part.*) J'ai découvert leur trame et je la brise.

GABRIELLE. Mais qui t'a dit?... Quelle preuve que cette fille... (*A part.*) La jalousie me rend folle, je croyais ne plus l'aimer.

LA BARONNE. Mais que mon fils choisisse; s'il veut porter mon nom, s'il veut être mon fils enfin, qu'il renonce à s'allier avec cette jeune fille, tachée au front de la réprobation de son père; et s'il veut l'épouser, qu'il l'épouse, mais qu'il renonce à voir en moi sa mère. Désapprouve-moi si tu l'oses.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, RAOUL.

RAOUL, *à la Baronne.* Excusez mon impatience, je viens vous chercher pour aller à la tour ducale.

LA BARONNE. Venez, Gabrielle, nous nous reverrons dans un instant. Réfléchis et décide pour lui.

GABRIELLE, *seule.* Je suis anéantie. Ce dernier coup m'était réservé. Sa fille!... oh! mon Dieu, l'on ne sait pas combien on aime encore quand on croit depuis longtemps ne plus aimer. Il va venir... que lui dire? Eh! bien que je lui demande sa fille pour ce jeune homme qui est chez lui, pour mon fils. Je me contiendrai en lui parlant; je serai forte, je serai grave... et s'il m'accable de reproches, je lui dirai: Et vous? On vient, c'est lui. Le cœur me manque.

La Baronne et Raoul sortent.

SCÈNE IX.

GABRIELLE, LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR. En me demandant hier pour votre sœur la permission de visiter ce château, vous m'avez aussi annoncé votre intention de nous quitter aujourd'hui même.

GABRIELLE. Oui, je vous l'ai dit.

LE DOCTEUR. Personne n'a le droit de vous retenir, mais permettrez-vous à un ancien ami de s'informer de la retraite que vous avez choisie, si ce n'est point un secret?

GABRIELLE. Je retourne à Strasbourg d'où je suis absente depuis un an. Ma vie, docteur, n'a pas de secret. (*A part.*) Que lui fait ma vie!

LE DOCTEUR. Est-elle heureuse? Je voudrais le croire. Heureux ceux qui peuvent oublier!

GABRIELLE. Il faut le vouloir.

LE DOCTEUR. Je n'ai pas voulu vous oublier! mais vous, vous rappelez-vous Paris à votre sortie du couvent? La société entière s'écroulait. Quel temps! c'était le nôtre.

GABRIELLE. Pourquoi rappeler...

LE DOCTEUR. Pourquoi! Savez-vous quel était le plus infatigable ouvrier de ces terribles œuvres? Celui qui tonnait aux sections, qui combattait dans les rues, qui, sur un signe de la Convention, courait, ceint de l'écharpe de représentant du peuple, aux frontières menacées? C'est moi. Savez-vous ce que je voulais? De la fortune? non! De la gloire? non! Vous oublier ou mourir.

GABRIELLE, *à part.* Comme il m'aimait alors!

LE DOCTEUR. Je n'ai pas pu mourir. Vous êtes arrivée au calme, moi à une renommée terrible que je ne demandais pas, dont j'ai peur quelquefois. Nous nous rencontrons un soir au milieu de la vie, et c'est pour nous dire adieu et adieu pour toujours. Continuez à m'oublier avec celui qui m'a tout ôté en un instant.

GABRIELLE, *à part.* Quel langage! il m'aime encore! (*Haut.*) Mais si je vous ai fui, c'est que je craignais d'être un perpétuel obstacle à votre existence, dont je n'étais plus digne d'être la compagne.

LE DOCTEUR. Gabrielle, sans me rendre une affection impossible, sans vous demander de partager des illusions qui ne sont plus de mon âge, voulez-vous d'une destinée calme, douce encore peut-être? Me comprenez-vous?

GABRIELLE. Cette Julie qui est chez vous, que vous chérissez comme votre enfant...

LE DOCTEUR. Elle n'est pas ma fille!

GABRIELLE. Ah! elle n'est pas votre fille!

LE DOCTEUR. Si je vous expliquais sa présence chez moi! Gabrielle, on ne touche pas impunément aux révolutions, qui sont œuvre de Dieu. Les meilleurs, les plus forts, ont ensuite des comptes terribles à se rendre. D'abord c'est une ivresse; on va! L'obstacle? on le brise. On n'a plus d'ennemis, on triomphe. C'est fini. Mais tout bruit s'éteint, toute foule meurt. On reste seul à l'écart. Et alors on passe ses mains sur le front et sur les yeux. Gabrielle! on les retire, l'une pleine de sang, l'autre baignée de larmes, et après avoir tant défait, tant tué d'ennemis, on en cherche un, le plus haï souvent, pour lui tendre un bras secourable et lui dire tout bas: Rends-moi le repos, rends-moi la raison, appelle-moi ton frère!

GABRIELLE, *à part.* Qu'ai-je dit? Je l'ai ému jusqu'à la douleur.

LE DOCTEUR. Cette jeune fille est pour moi la colombe qui m'annonce le pardon et la clémence. Quand je souffre, quand je pousse des cris, la nuit, elle vient doucement, une lampe à la main, pose ses lèvres sur mon front et me dit: « Allons! mon ami, » dormez en paix, je suis là; » et je dors. Gabrielle, condamnerez-vous le dévouement et n'y croyez-vous pas?

GABRIELLE. Moi, ne pas croire au devouement? mais c'est ma vie. Je vous crois, mon ami.

EMMANUEL, *entrant.* Eh bien, ma mère?

SCÈNE X.

LE DOCTEUR, EMMANUEL, GABRIELLE.

LE DOCTEUR. Sa mère!... Qu'ai-je entendu?

EMMANUEL, *à part.* Oh! mon Dieu! qu'ai-je fait? (*Haut au Docteur.*) Mais cet étonnement, monsieur...

GABRIELLE. Que dire?

LE DOCTEUR. Quoi! celui que j'ai accueilli, aimé, chéri... c'était... Trahison! trahison! Que venez-vous faire ici? Votre fils dans ma maison!...

EMMANUEL. Ces reproches, monsieur...

GABRIELLE. Taisez-vous! je les mérite.

LE DOCTEUR. L'envoyer chez moi! me choisir! Ah! c'est un noble complot entre vous deux. La mère trahit ma tendresse et le fils me la vole!

EMMANUEL. Ma mère, sortons.

GABRIELLE. Restez.

LE DOCTEUR. Mais cet accablement, ce regard qui supplie, qui parle à mon âme.... Ah! je devine, vous vous êtes dit: Il sera grand, il sera généreux. Oui, vous avez bien fait, Emmanuel, de venir chez moi. Gabrielle! Gabrielle! pas un mot d'excuse, pas un mot d'explication, mais un seul mot qui m'ouvre le ciel. Voulez-vous qu'il soit mon fils?

GABRIELLE. Oui!... Oh! oui!...

LE DOCTEUR. Bonheur pour tous! Allez, Emmanuel, je n'ai plus rien à vous demander sur votre famille. Allez trouver Julie, allez! (*Emmanuel sort.*) Oui, bonheur pour tous, Gabrielle, car votre fils aime Julie.

GABRIELLE. Je sais tout, et je venais vous la demander pour lui.

SCÈNE XI.

GABRIELLE, LA BARONNE, LE DOCTEUR.

LA BARONNE. En vérité! ce que vous avez fait est infâme.

GABRIELLE. Qu'ai-je fait?

LA BARONNE. Vous le demandez? elle le demande! Vous, de complicité avec lui!

GABRIELLE. Je ne sais rien.

LA BARONNE. Ah! vous ne savez pas d'où je viens, vous qui m'y avez envoyée? Oh! c'est odieux!

GABRIELLE. Mais encore...

LA BARONNE. Il faut donc que je vous apprenne que la tour ducale a été dévastée, pillée. Tout a disparu; le coffre de fer aussi. Ce coffre a été pris. (*Au Docteur.*) Vous l'avez pris.

GABRIELLE. Lui?

LA BARONNE. Ah! vous vous entendiez donc pour dépouiller mon fils Raoul de ses titres. (*A Gabrielle.*) Oui, pour que l'autre soit tout, n'est-ce pas? L'ambitieuse, c'est toi, oui, c'est toi!

GABRIELLE, *déchirant l'acte de naissance d'Emmanuel.* Tiens! ils ne sont plus rien ni l'un ni l'autre. Voyons, maintenant, qui les aimera le plus, toi le tien, moi le mien.

LA BARONNE. Voilà ce qui leur plaît, l'égalité du néant! Ne pouvait-il, cet homme exécrable...

GABRIELLE. Ma sœur!...

LA BARONNE, *au Docteur.* Ne pouviez-vous vous contenter de garder ce château, ces vastes forêts, aux immenses revenus, sans encore vous emparer de ces titres qui ne vous serviront à rien, si ce n'est à vous faire éternellement rougir de la bassesse de votre action et de votre origine?

GABRIELLE. Ma sœur, celui que vous insultez devant moi...

LA BARONNE. Tu l'aimes, n'est-ce pas? Mais je n'ai pas dit tous ses crimes. Celui qui a dépouillé mon fils Raoul de ses titres, celui qui a envoyé en exil, où il est mort, le duc de Villemeuse, celui qui a fait assassiner ici dans cette salle la duchesse de Villemeuse et leur jeune fille Louise, celui-là a pris enfin dans ce coffre de fer pour deux millions de diamants destinés à former la dot de cette jeune fille. Tu ne le croyais qu'assassin, il est voleur!

GABRIELLE. Tu mens! N'est-ce pas qu'elle ment?

LA BARONNE. Vois, s'il répond. Je l'ai foudroyé. (*Au Docteur.*) Cache le front, plus bas! courbe la tête.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, LE COMTE DE STAR.

LE COMTE, *bas à la Baronne.* Ecoutez-moi, madame. Cette jeune fille élevée par le docteur sous le nom de Julie, c'est Louise, la fille du duc de Villemeuse.

LA BARONNE. Ciel!

LE COMTE, *à la Baronne.* Son nom, son portrait sont là haut.

LA BARONNE, *à part.* Grand Dieu! ma nièce! tout est changé. (*Allant vers le Docteur.*) Je puis maintenant vous accuser d'un dernier crime dont vos tribunaux, tout vendus qu'ils sont, font justice. Je vais de ce pas vous conduire pour un attentat puni par vos lois de la peine des bagnes et de la flétrissure, pour soustraction d'enfant, pour avoir dérobé à ses parents Louise de Villemeuse. Je sais tout.

LE DOCTEUR, *se levant.* Eh bien! madame, je vais vous répondre.

Grand bruit au dehors et grossissant par degrés.

LA BARONNE. Quel est ce bruit?

La rumeur augmente, augmente, la foule s'amasse au pied de la terrasse. On l'entend crier : Monsieur André! Monsieur André!

SCÈNE XIII.

L'ADJOINT, *montant rapidement l'escalier de la terrasse, suivi de* JULIE, *de* RAOUL, *et d'*EMMANUEL.

RAOUL, *allant vers le groupe où se trouvent la Baronne et le Comte de Star.* Ma mère! monsieur le comte!...

Julie et Emmanuel se sont portés du côté où est Gabrielle.

EMMANUEL, *à Gabrielle.* Je viens veiller sur vous...

L'ADJOINT, *au Docteur.* Pour vous cette dépêche du Directoire.

LE DOCTEUR. Pour moi?

LA BARONNE, *à part.* Écoutons.

LE DOCTEUR, *lisant.* « L'armée d'Italie est complétement détruite, l'étranger est aux frontières. Le Directoire, voulant vous donner une preuve de sa confiance, qu'il vous rend, vous charge d'organiser la résistance dans l'ancien bourg seigneurial de Villemeuse. Surveillez, écrasez la trahison si elle tentait de profiter de cet échec. Soulevez vos communes, poussez-en les populations aux frontières; appel aux armes; et venez nous rendre compte cette nuit même de ce que vous aurez fait pour le salut commun après avoir déclaré la patrie en danger. »

Murmures au dehors.

LE COMTE, *à part.* Cette nuit.

LA BARONNE. Vous deviez me répondre.

LE DOCTEUR, *venant sur le devant du théâtre. A la baronne.* Madame, je suis prêt à vous répondre, et vous la subirez plus éclatante que jamais cette justice. Je ne suis pas si faible que vous l'avez cru. (*Il ceint son écharpe.*) Vous revenez avant le temps, madame; ils reviennent déjà ces insolents despotes mal écrasés. Eh bien, je redeviens pour eux, pour vous, l'homme qui sortit de la Bastille en criant : Justice et vengeance!

LA BARONNE. Il m'épouvante.

LE DOCTEUR. Oh! que je me vengeais! je ceignis comme aujourd'hui cette écharpe de représentant du peuple et je la montrai comme un météore sur les murs croulants de Nimègue et de Maëstricht, à travers les genets enflammés de la Vendée et à la poupe frémissante de nos vaisseaux qui mitraillaient les Anglais dans la rade de Toulon. La patrie en danger m'ordonne encore de la reprendre, j'obéis. A son contact je m'éveille, je me ranime, je m'exalte. (*A la Baronne.*) A vous, madame, dans un instant. (*Il court au balcon.*) La patrie est en danger, armez-vous, courez, appelez-vous, voilez les tables de la loi, attachez un crêpe funèbre au drapeau. Que le tocsin sonne dans chaque clocher, que ce grand cri de douleur éclate, retentisse dans l'air, que la montagne le jette à la vallée et que la vallée le porte jusqu'à la mer, ce cri : La patrie est en danger.

LA BARONNE. Fuyons!

LE COMTE. Non, madame.

LE DOCTEUR, *venant du fond du théâtre.* Et vous venez encore provoquer la guerre,

imprudents! Mais vous ne savez donc pas que ce château, repaire de royalistes, a été, il n'y a que trois ans, le champ de carnage de six cents des vôtres qui avaient eu la témérité de s'y réfugier pour nous braver? Il n'en sortit qu'un seul. (*On entend crier du hors :* Des armes ! des armes ! — (*S'adressant à la Baronne et au Comte.*) Il me semble que vous avez peur. (*Il court au balcon.*) Oui, venez, je vais vous distribuer des armes, des drapeaux, venez. (*Il avance de quelques pas, et dit à la Baronne:*) Après les affaires du pays, les nôtres. Je reviens; vous m'entendrez, et le criminel sera son propre juge.

ACTE QUATRIÈME.

La scène, pleine de gens de la campagne, représente le salon d'une mairie. Des drapeaux tricolores voilés par des crêpes flottent, la hampe inclinée. Les tables de la loi sont couvertes d'une gaze noire. Au lever du rideau, les gens du château sont rangés autour du Docteur et des autres personnages, qui sont tous assis.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE DOCTEUR, LA BARONNE, GABRIELLE, EMMANUEL, RAOUL, JULIE.

LE DOCTEUR. J'avais promis de venir me juger devant vous tous dès que j'aurais rempli les ordres du Directoire. Ils sont exécutés. Pleine d'enthousiasme, la jeunesse ardente et brave de nos communes marche aux frontières. Je vais donc tenir ma promesse envers vous, avant même de me rendre à Paris, où je suis attendu cette nuit pour exposer les nouveaux résultats de la mission que je viens d'accomplir. J'ai été accusé par madame la baronne de Villemeuse d'avoir, pendant le règne de la Terreur, envoyé en exil, où il est mort, le duc de Villemeuse, et fait assassiner dans ce château la duchesse, sa femme.

LA BARONNE. Je l'ai dit, je l'affirme.

LE DOCTEUR. Je n'ai pas envoyé en exil le duc de Villemeuse. Chef d'une conspiration royaliste, et découvert les armes à la main dans ce château, il allait périr comme six cents des siens. Je me compromis pour lui sauver la vie et je lui assurai les moyens de gagner les frontières de l'Allemagne. Lui seul échappa au carnage. La duchesse de Villemeuse n'a pas été assassinée, mais elle est morte ici, protégée par moi aux dépens de ma popularité, au péril de ma vie, contre les vengeances de ses anciens vassaux, qui m'entourent en ce moment, et au bout d'une vieillesse respectée.

GABRIELLE. Je respire !

LE DOCTEUR. Madame de Villemense m'a accusé d'avoir gardé ce châtean.

LA BARONNE. De l'avoir pris.

LE DOCTEUR. La nation me l'a donné en récompense de mes services, et je l'ai gardé parce qu'il était devenu, ainsi que la plupart des anciennes demeures féodales, une arme contre le pays, un abri ouvert à la trahison; oui, je l'ai gardé comme on garde une forteresse ennemie.

LA BARONNE. Vain prétexte !

LE DOCTEUR. Mais de ce château, de ces forêts, de ces vastes campagnes, je n'ai jamais touché le plus faible revenu. Tous les produits ont été convertis en argent, et cet argent a été joint aux deux millions de diamants que j'ai trouvés dans le coffre de fer, caché dans la tour ducale.

LE COMTE, *à part.* C'est lui qui a les deux millions ; je m'en doutais.

LA BARONNE, *à part.* Avec quelle franchise il proclame ses crimes!

LE DOCTEUR. Ecoutez jusqu'au bout, madame, la justification de celui que vous avez traité de voleur et d'assassin. Faisant ce qu'aurait fait le duc de Villemeuse pour sa fille, dont vous m'avez aussi reproché la mort, j'ai déposé chez le notaire de cette commune un acte par lequel je veux que Louise de Villemeuse qui m'écoute...

EMMANUEL. Louise de Villemeuse ici?

RAOUL. Mademoiselle de Villemeuse?

LE DOCTEUR. Rentre dans tous ses biens. Oui, j'ai voulu par cet acte solenuel, irrévocable, dont je me suis engagé à ne jamais changer ni altérer les termes, que ce château et ses riches dépendances soient rendus par moi à mademoiselle de Villemense le jour de son mariage.

JULIE, *se jetant dans les bras du Docteur.* Docteur, vous avez été bon pour ma famille, trop générenx pour moi...

EMMANUEL. C'est elle.

GABRIELLE, *à part.* Noble cœur ! je le connaissais bien !

RAOUL, *à part.* Je perds tout.

EMMANUEL, *à Gabrielle.* Julie n'est plus pour moi.

JULIE, *bas à Emmanuel.* Mon nom seul est changé, mon cœur reste le même.

LA BARONNE. Mais les titres de mon fils?

LE DOCTEUR. Les voilà, madame; je vous les restitue, aujourd'hui qu'ils sont aussi peu dangereux pour la France que ce château.

LA BARONNE, *à part.* Je les ai enfin!

LE DOCTEUR. C'est tout ce que votre fils emportera des immenses richesses que vous êtes venue si hasardeusement chercher ici, et qui sont la légitime propriété de mademoiselle de Villemeuse, pour qui je le gardais.

LA BARONNE. Vous avez prévu et rempli, dites-vous, les intentions de M. le duc de Villemeuse pour sa fille Louise?

LE DOCTEUR. J'ai cette noble conviction.

LA BARONNE. Eh bien, j'apporte son testament...

LE DOCTEUR. Montrez-le, madame. Que peut-il donner à sa fille que je ne lui aie déjà donné? Ah! je promets de ne pas en troubler l'exécution!

LA BARONNE. Vous le promettez?

LE DOCTEUR. Je le jure devant tous ceux qui m'écoutent.

LA BARONNE. Vous l'avez entendu? Eh bien, M. le duc de Villemeuse, qui lègue tous ses biens à mademoiselle Louise, sa fille, lui impose, en les lui laissant, une obligation sacrée, inviolable.

LE DOCTEUR. Et cette obligation?

LA BARONNE. Est que Louise de Villemeuse... Lisez toujours. Si, contre toute attente, elle vient à être retrouvée, épousera mon fils Raoul.

LE DOCTEUR. Raoul!

LA BARONNE. Qui ne pourra, il est vrai, se dire duc de Villemeuse qu'en épousant Louise, dont je suis nommée tutrice par ce même testament que vous avez jurez de respecter.

LE COMTE, *à part.* Je m'incline.

EMMANUEL, *bas à Gabrielle.* Ma mère, vous avez entendu?

LE DOCTEUR, *rendant le testament à la Baronne.* Madame, vous avez le bonheur du mal.

LA BARONNE. Non, je ne vous croyais pas si généreux.

LE DOCTEUR. Mais madame...

LA BARONNE. Mère de Raoul, tutrice de Louise, je prétends que leur mariage soit prononcé demain.

LE DOCTEUR. C'est impossible.

LA BARONNE. Demain, Raoul épousera sa cousine, mademoiselle de Villemeuse.

LE DOCTEUR. Ni demain, ni jamais, ce mariage ne sera pas, madame.

LA BARONNE Et pourquoi, s'il vous plaît?

LE DOCTEUR. Parce que ce mariage..... (*tout le monde entour le Docteur*) parce que ce mariage... (*A part.*) Pour l'empêcher il faut avouer que j'ai odieusement failli à l'honneur, et je suis en ce moment l'homme d'honneur qui représente la patrie.

GABRIELLE. Parlez!

LE COMTE, *à part.* Que va-t-il dire?

LA BARONNE. Eh bien, monsieur?

LE DOCTEUR. Parce que je ne le veux pas.

LA BARONNE. Vous oubliez, docteur, que depuis un instant ce n'est plus vous qui me recevez au château de Villemeuse, que c'est moi qui vous y accueille. Venez, Raoul; venez, monsieur le comte; venez, ma nièce.

JULIE, *s'adressant au docteur et à Gabrielle.* Sauvez-moi.

Tous sortent, excepté le Docteur et Gabrielle.

SCÈNE II.

GABRIELLE, LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR. Oui, il faut la sauver; ce mariage serait sa mort.

GABRIELLE. Et la mort d'Emmanuel.

LE DOCTEUR. Mais comment rompre ce projet conçu avec la plus infernale habileté? Aucun moyen. Vous pleurez, mais vos pleurs ne les sauveront pas.

GABRIELE, *à part.* Il ne s'agit plus de lui rendre un nom, mais la vie. (*Haut.*) Mon ami, ma conscience m'accuse, elle est troublée.

LE DOCTEUR. Votre conscience, Gabrielle; vous! (*à part.*) Si elle voyait ce que je cache au fond de la mienne!

GABRIELLE. Depuis des années j'en retiens, j'en étouffe le cri, il m'échappe.

LE DOCTEUR. Parlez.

GABRIELLE. J'ai un secret là, dans le cœur, le secret de ma vie entière.

LE DOCTEUR. Dites-le, s'il doit empêcher ce funeste mariage; dites-le vite, Gabrielle.

GABRIELLE. Dussé-je mourir de honte après vous l'avoir révélé, vous l'entendrez, car il me semble que le sort d'Emmanuel en dépend... demain il serait trop tard. Ma sœur, sois donc punie de ton implacable orgueil!

LE DOCTEUR. Parlez alors! Allons, un effort courageux sur vous-même.

GABRIELLE. Eh bien, Emmanuel n'est pas mon fils!

LE DOCTEUR. Il n'est pas votre fils! mais alors?... mais le passé? mais cette révélation terrible chez le baron de Villemeuse?...

GABRIELLE. L'honneur de ma sœur allait périr, sur son fils planait déjà l'épée du baron de Villemeuse. — Vous le savez, vous y étiez! — Pour sauver ma sœur et son enfant, je pris pour moi l'enfant et le déshonneur. Pardon d'avoir désolé votre vie par un mensonge.

LE DOCTEUR. Oh! comme vous l'avez aimée, votre sœur! plus que moi, plus que vous... Mais c'est beau, c'est touchant, c'est sublime. Votre pardon! c'est à moi à m'éle-

ver à toute la hauteur de votre dévouement, beau comme le martyre! Mais que la joie inconnue dont je suis pénétré, que cette joie que vous partagez, je le vois à l'expression céleste de vos regards, ne nous rende pas oublieux un instant pour ces pauvres amis, qu'il ne faut pas faire souffrir comme nous avons souffert. Avez-vous un témoignage, une preuve que la baronne est la mère d'Emmanuel?

GABRIELLE. Cette preuve, je l'avais, je l'ai déchirée tantôt devant vous dans une minute d'égarement.

LE DOCTEUR. Qu'avez-vous fait, Gabrielle?

GABRIELLE. J'ai tout perdu, je le sais; mais faut-il, dites, que j'aille publier partout maintenant, à défaut de cette preuve, qu'Emmanuel est le fils de ma sœur? Pensez-vous que le déshonneur de cette publicité obtienne d'elle ce que mes prières n'ont pas obtenu?

LE DOCTEUR. Oh! vous n'obtiendrez rien. Raoul, son favori, n'en deviendrait pas moins le mari de Julie! Non! il ne l'épousera pas. Oh! le pouvoir, et ne pas empêcher une imposture, un crime; car Raoul, ce fils de la baronne de Villemeuse...

GABRIELLE. Eh bien... parlez!

LE DOCTEUR. Faites-moi taire plutôt! car j'ai eu d'elle cent mille francs pour ma part de complicité...

GABRIELLE. Votre raison s'égare... vous parliez de Raoul.

LE DOCTEUR. C'est mon honneur qui s'égare... Celui qui m'a donné cet argent est mort. Je ne puis plus me racheter. Il dort du sommeil qui ne finit pas, sur la foi de ma probité et de mon éternelle discrétion. Un mot de moi peut changer le sort d'Emmanuel, celui de notre chère Julie; confondre la baronne de Villemeuse, l'accuser, la broyer sous son triomphe; mais le dire ce mot, c'est mentir, c'est trahir la parole donnée à un vivant et gardée par les lèvres d'un mort que Dieu seul a le droit d'ouvrir.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LA CHAUME.

LA CHAUME. Monsieur!... mademoiselle Gabrielle...

LE DOCTEUR. Qu'as-tu, mon ami?

LA CHAUME. Je sors de l'appartement de madame de Villemeuse... elle m'a fait appeler pour me dire...

LE DOCTEUR. Achève.

LA CHAUME. Que le château étant désormais à elle; elle vous prie ainsi que tous ceux qui s'y trouvent...

LE DOCTEUR. Madame la baronne nous chasse... c'est son droit... mais cette précipitation, cet ordre impératif au milieu de la nuit? Laisser Julie en son pouvoir... Je ne puis l'emmener avec moi, je n'ai plus aucun droit sur elle.. De quel projet sinistre sommes-nous menacés!... comment l'empêcher? On m'attend à Paris, mon devoir m'y appelle; j'ai à rendre compte de ma mission; manquer à ce devoir, c'est de nouveau me faire suspecter, c'est presque une trahison... Eh bien! je pars, je vais à Paris, je cours au palais du Directoire... je dirai en deux mots ce que j'ai fait.. je vais ensuite chez moi... j'y prends le titre dont j'ai besoin pour prouver que Raoul... pour prouver que je suis un infâme... Priez Dieu, Gabrielle, que je ne revienne pas.

Il sort d'un côté, Gabrielle de l'autre.

LA CHAUME, *seul.* Maintenant allons signifier aux autres personnes qui sont au château les ordres de madame la baronne.

SCÈNE IV.

LA BARONNE DE VILLEMEUSE, RAOUL, LE COMTE DE STAR.

LA BARONNE, *à La Chaume.* Monsieur André est-il parti?

LA CHAUME. Oui, madame, il quitte à l'instant le château.

LA BARONNE, *après avoir fait signe à La Chaume de se retirer.* Nous allons partir aussi.

JULIE. Partir!

LE COMTE DE STAR, *bas à la Baronne.* La chaise de poste est au bas du perron. Hâtez-vous!

JULIE. Ai-je bien entendu?

LA BARONNE. Qu'a donc d'effrayant ce voyage avec nous?

JULIE. Oh! madame, ne m'emmenez pas.

LA BARONNE En vérité, ma nièce, vos craintes, votre effroi, sont inexplicables. Vous ne serez absente du château que quelques heures.

JULIE. Mais pourquoi m'éloignez-vous? pour quel motif?

LA BARONNE. Pour un motif fort simple et fort légitime, pour célébrer cette nuit même votre mariage avec mon fils Raoul, dans la chapelle du château de Clarac, à quelques lieues d'ici.

JULIE. Mon mariage! cette nuit! sans que monsieur André en soit prévenu? pendant qu'il est absent?

LA BARONNE. Qu'importe l'absence de monsieur André?

JULIE. Mais, madame, c'est un enlèvement!

LA BARONNE. Vous n'y songez pas? nous ne faisons que remplir la volonté de votre noble père, le duc de Villemeuse ; elle doit vous être aussi sacrée qu'à nous-mêmes. Vous la connaissez...

RAOUL. J'espère, ma cousine, ne jamais vous faire regretter de l'avoir suivie.

JULIE. Je vois que je suis seule ici, sans appui, sans protecteur et qu'on me fait violence.

LA BARONNE. Ma nièce !...

JULIE. Eh bien, madame. par grâce, avant de m'emmener d'ici, accordez-moi d'avoir à l'instant même un entretien avec votre fils, avec lui seul.

LA BARONNE. J'y consens, mais qu'il soit bref, je vous prie. Si nous retardions notre départ, nous n'arriverions que demain matin au château de Clarac, où nous sommes attendus cette nuit.

LE COMTE, *revenant sur ses pas, bas à Raoul.* Vous vous souvenez de mes conseils?

RAOUL. Oui, monsieur le comte.

LE COMTE. Agissez.

Le Comte et la Baronne sortent.

SCÈNE V.

RAOUL, JULIE.

JULIE. Vous devinez, monsieur, ce que j'ai à vous dire...

RAOUL. Remettez-vous d'abord de cette émotion...

JULIE. On veut nous marier ; cela ne doit pas être, cela ne peut pas être.

RAOUL. Je regrette sans doute qu'un délai plus long ne vous ait pas permis de mieux me connaître.

JULIE. Je connais votre naissance, votre rang, mais...

RAOUL. Mais vous ne m'aimez pas. C'est là mon tort et non le vôtre, mademoiselle. Si vous le vouliez, je m'efforcerais de me le faire pardonner.

JULIE. J'en aime un autre. Je l'aime avec undévouement, une sincérité...

RAOUL Assez, mademoiselle. Puisque votre résolution si franchement exprimée est de ne pas porter mon nom, je n'ai qu'à respecter votre volonté.

JULIE. Que de reconnaissance, monsieur, pour une si noble action !

RAOUL. Oui, quoique douloureusement blessé, je cède à votre désir; mais ma mère, dont vous allez briser les projets, s'irriterait, songez-y, d'un trop brusque refus de votre part. Elle est absolue dans son autorité. Il faut la ménager.

JULIE. Conseillez-moi, vous si bon...

RAOUL. Il faut la tromper.

JULIE. La tromper ! Et comment ?

RAOUL. Vos amis ne sont plus au château. Le docteur André, votre tante Gabrielle, monsieur Emmanuel, viennent de le quitter. Vous êtes seule ici...

JULIE. Seule !

RAOUL. Vos amis y seraient-ils, qu'ils ne vous seraient d'aucun secours contre les gens du comte de Star, nombreux, résolus, destinés à nous former une escorte jusqu'au château de Clarac.

JULIE. Mais alors...

RAOUL. Montez avec nous en voiture; n'opposez aucune résistance. Le cocher, un de mes plus anciens serviteurs, m'est entièrement dévoué. Il sera averti. Au lieu de nous conduire au château de Clarac, il se perdra dans les allées du bois immense dont le château de Villemeuse est enveloppé et qui s'étendent jusque sous les murs de Paris. Au jour, nous nous trouverons dans Paris même.

JULIE. Je serai sauvée alors !

RAOUL. Maintenant venez ! ma mère nous attend.

Il entraîne Julie.

EMMANUEL, *paraissant au fond du théâtre.* Cet homme ment : vous mentez !

SCÈNE VI.

LES MÊMES, EMMANUEL.

RAOUL. Ah ! vous étiez ici !

EMMANUEL. Oui ! et gardé à vue par deux de vos domestiques, du service desquels vous aurez longtemps à vous passer. Julie, vous alliez tomber dans un piége infâme.

JULIE. Oh ! mon Dieu ! nous sommes perdus.

EMMANUEL. Retirez-vous. Allez trouver mademoiselle Gabrielle, et attendez-moi toutes les deux. Ne vous quittez pas !

JULIE, *à part.* Nuit terrible ! Que va-t-il se passer?

Elle sort.

SCÈNE VII.

RAOUL, EMMANUEL.

RAOUL. Vous serez donc toujours devant mes pas ? Une fatalité vous y place.

EMMANUEL. Pour la dernière fois.

RAOUL. Cette jeune fille, c'est ma fortune que je retrouve, c'est mon titre qui m'est rendu, c'est mon ambition qui touche au but, et vous venez me la disputer au moment où je la croyais à moi. Je vous demandais un titre ce matin pour me battre avec

vous. Ne cherchez plus, vous en avez un : vous êtes aimé de mademoiselle de Villemeuse.

EMMANUEL. Ah ! j'ai pu enfin vous trouver le cœur ! Nous n'attendrons pas à demain, n'est-ce pas ?

RAOUL. Nous n'attendrons pas du tout.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LE COMTE DE STAR.

LE COMTE. Sans témoins ? messieurs !

EMMANUEL. Qu'est-il besoin de témoins ?

RAOUL. Soyez le mien, comte de Star.

EMMANUEL, *au Comte*. Chargez-vous aussi de réunir les miens, puisqu'il en faut.

LE COMTE. J'accepte ce double honneur.

RAOUL, *à Emmanuel*. L'endroit ?

LE COMTE. Ma tâche de témoin est de le désigner.

EMMANUEL. Un endroit où nul ne vienne nous troubler.

LE COMTE. Reposez-vous sur moi.

EMMANUEL. Les armes ?

RAOUL. L'épée qui commence et le pistolet qui achève. L'heure ?

EMMANUEL. Tout de suite.

LE COMTE. Non. Je veux une heure pour réunir vos témoins et régler avec eux les conditions du combat. Il est dix heures ; à onze heures votre rencontre. Vous vous battrez aux flambeaux, comme dans le bon temps. Chacun de vous sera prévenu de l'endroit où il aura à se rendre. A onze heures donc !

EMMANUEL. A onze heures.

Il sort.

RAOUL. A onze heures.

Il sort par un autre côté.

LE COMTE, *seul*. Les choses se passent absolument comme je l'avais prévu ; elles finiront comme je l'ai arrangé. Pas de duel, avais-je dit, tant que je ne serais pas son témoin... Je suis son témoin.

SCÈNE IX.

LA BARONNE, LE COMTE.

LA BARONNE. Pourquoi ce retard ? qu'attendez-vous pour partir ?... Mais je ne vois pas ma nièce, je ne vois plus mon fils...

LE COMTE. Nous ne partons pas.

LA BARONNE. Nous ne partons pas ! ditesvous ?

LE COMTE. Le voyage est remplacé par un duel.

LA BARONNE. Un duel !

LE COMTE. Un duel à mort entre ce jeune homme aimé de votre nièce et Raoul.

LA BARONNE. Ciel ! si mon fils allait être tué, monsieur !

LE COMTE. Raoul vivra.

ACTE CINQUIÈME.

Le décor représente un appartement du château, d'où l'on découvre, par trois portes en ogives et vitrées, celle du milieu praticable, la chapelle de Notre-Dame des Abîmes, placée au sommet d'une montagne. On arrive à cette pièce, ancien oratoire de la baronne de Villemeuse, par l'escalier en forme de terrasse et à double perron du troisième acte. Il fait nuit.

SCÈNE PREMIÈRE.

GABRIELLE, JULIE.

GABRIELLE. Que se passe-t-il ? Vous venez, pâle, tremblante, me chercher au milieu de la nuit.

JULIE. Ah ! madame, si vous saviez !...

GABRIELLE. Si je vous comprends, on a voulu vous enlever ?

JULIE. Oui... Sans monsieur Emmanuel, je serais déjà loin d'ici.

GABRIELLE. Et où est-il Emmanuel ?

JULIE. Je ne sais, et c'est ce qui m'épouvante.

GABRIELLE. Parlez !...

JULIE. Il m'avait dit d'aller vous trouver...

GABRIELLE. Ensuite ?...

JULIE. Je me suis arrêtée dans cette galerie, d'où j'ai entendu...

GABRIELLE. Quoi ?

JULIE. Des menaces horribles.

GABRIELLE. Des menaces ?

JULIE. Ils parlaient avec colère de vengeances, d'armes, de rencontre...

GABRIELLE. Mais qui ?

JULIE. Monsieur Raoul, le comte de Star et Emmanuel.

GABRIELLE. Poursuivez !

JULIE. La terreur m'a fait évanouir ; je suis tombée : quand je suis revenue à moi...

GABRIELLE. Alors ?...

JULIE. Je n'ai plus entendu ni Emmanuel, ni monsieur Raoul, mais le comte de Star.

GABRIELLE. Qu'est-ce que le comte de Star ? Le connaissez-vous ?

JULIE. Non, madame.

GABRIELLE. Achevez. Ce comte de Star, disiez-vous...

JULIE. Causait avec deux ou trois hommes ; mais ils parlaient si vite, si mystérieusement et si bas, que je n'ai pu saisir, au milieu de mon effroi, que ces mots : « Le » rendez-vous est pour onze heures. Mais, » a-t-il ajouté, comprenez-moi bien et rete- » nez ce que je vous dis. Je vais à l'instant

» même donner contre-ordre à l'un des deux » jeunes gens; je vais lui faire dire que le » combat n'aura pas lieu à onze heures, mais » à dix heures. Ainsi, au lieu d'arriver en-» semble, chacun d'eux arrivera séparé-» ment. »

GABRIELLE. Mais c'est un complot contre l'un d'eux!

JULIE. Le comte a dit encore à ces trois hommes : « C'est au premier qui viendra » que vous aurez affaire. A dix heures, dès » qu'il paraîtra... » Le reste de la phrase a été prononcé si bas, que je ne l'ai pas entendu.

GABRIELLE. Mais c'est un attentat qui se prépare, qui va se consommer.

JULIE. Enfin, le comte et ces trois hommes ont quitté cette salle; ils ont passé dans l'ombre près de moi, qui retenais mon souffle. Ensuite, recueillant mes forces, je me suis traînée jusqu'à votre appartement.

GABRIELLE. Ou ce que vous me dites est un rêve affreux, ou c'est plus qu'un duel, c'est quelque chose de sinistre... Qui nous éclairera, mon Dieu? Ah! courons chez ma sœur! La voici!

SCÈNE II.

LES MÊMES, LA BARONNE.

GABRIELLE. Venez! Vous savez ce qui se passe ici? On parle de duel... Que savez-vous?

LA BARONNE. Je suis effrayée comme toi... Ce duel... Mais ne crains rien pour mon fils; rassure-toi. Le comte de Star est avec lui. Le comte m'a dit...

GABRIELLE. Que t'a-t-il dit?

LA BARONNE. Que mon fils vivrait!

GABRIELLE, *à Julie*. Laissez-nous. (*Julie sort.*) Sais-tu avec qui se bat Raoul en ce moment?

LA BARONNE. Avec son ennemi, avec son rival, avec celui...

GABRIELLE. Avec son frère, avec ton fils!

LA BARONNE. Que dis-tu? Ce jeune homme, cet Emmanuel?... Oh! ce n'est pas possible!

GABRIELLE. C'est ton fils.

LA BARONNE. Gabrielle! tu me fais frémir... Mon fils! Les deux frères courant s'égorger!... L'un m'apportant le cœur de l'autre... Non! non! non! ce n'est pas possible. Tu m'aurais dit qu'Emmanuel était ici... tu ne me l'as pas dit... Malheureuse! ce n'est que trop vrai, je le vois à la terreur de ton visage : pourquoi ne me l'as-tu pas dit?

GABRIELLE. Oh! l'excellente mère! Mais ton cœur, mais ta bouche, mais ta main le repoussaient ce matin encore!

LA BARONNE. Maudits soient ma bouche et mon cœur! Il ne fallait pas les croire. Il fallait me confondre, m'accabler... Est-ce qu'on croit à une mère qui repousse son fils? Epouvantable chose! Que faire maintenant? Parle!

GABRIELLE. Il faut le sauver.

LA BARONNE. Oui.

GABRIELLE. Appelle tes gens. (*La Baronne sonne.*) Fais courir après lui.

LA BARONNE. Oui, oui. (*Elle sonne encore.*) On ne vient pas. (*En ouvrant frénétiquement toutes les portes, elle crie :*) Oh! mon Dieu! tout est désert, muet, silencieux, dans ce château.

GABRIELLE. C'est que tu as renvoyé tout le monde d'ici, pour qu'on ne pût lui porter aucun secours. Ma sœur, vous êtes une infâme!

LA BARONNE. C'est vrai!... Mais non, Gabrielle, ce n'est pas moi, c'est le comte de Star qui a chassé tout le monde de ce château... Gabrielle, tu n'as pas de pitié.

GABRIELLE. Mais viens toi-même avec moi, nous les trouverons... puisqu'il n'y a plus que nous deux ici... puisque le docteur ne vient pas... puisque Dieu nous abandonne.

LA BARONNE. Où aller? Dis! Je te suivrai.

GABRIELLE. Tu sais où les trouver.

LA BARONNE. Je ne le sais pas, je te jure.

GABRIELLE. Il faut que tu le saches.

LA BARONNE. Par l'âme de notre mère, je ne sais que ce que le comte de Star m'a dit.

GABRIELLE. Toujours ce comte de Star! qu'a-t-il dit?

LA BARONNE. Que lorsque je le verrai reparaître...

GABRIELLE. Eh bien?

LA BARONNE. C'est que mon fils Raoul ne courra plus aucun danger.

GABRIELLE. Malheureuse! cela veut dire qu'Emmanuel, ton fils aussi, sera mort, tué, assassiné!

JULIE, *montant les escaliers de la terrasse.* Le docteur André! le docteur André!

GABRIELLE. Dieu ne nous a pas encore abandonnées.

JULIE, *du haut du perron*. C'est à peine s'il peut monter... Pauvre docteur! Le voici!

Julie sort.

SCÈNE III.

LA BARONNE, GABRIELLE, LE DOCTEUR.

GABRIELLE. Vous ne savez pas? On tue Emmanuel en ce moment.

LE DOCTEUR. On tue Emmanuel, dites-vous?

GABRIELLE. Oui, ils se battent, lui et Raoul... Mais c'est un prétexte... un mensonge... Il est mort peut-être au moment où je vous parle.

LE DOCTEUR. Alors, pleurez, madame, pleurez toutes vos larmes, car vous n'avez plus de fils, car Raoul n'est pas le vôtre.

LA BARONNE. Raoul n'est pas mon fils? Paroles insensées!

GABRIELLE. Voilà donc ce secret terrible!

LE DOCTEUR. Voyez! voyez vite ces lignes écrites par le baron de Villemense il y a vingt ans.

LA BARONNE *lit.* Que vois-je?... Oh! mon Dieu! est-il possible? est-ce vrai?

LE DOCTEUR. C'est vrai, madame, comme il y a quelqu'un qui me demandera compte là-haut de ma trahison, et devant vous un homme qui s'est parjuré pour le bonheur de votre fils.

LA BARONNE. Mais je l'ai tué alors, moi, sa mère! Ah! c'est une abominable cruauté. Le sang me monte au cœur, au front; il m'étouffe, il m'aveugle. Gabrielle, monsieur! par mes douleurs, par mes remords; au nom de la pitié, si j'en mérite encore, sauvez Emmanuel.

LE DOCTEUR. Et comment le sauver, madame? L'heure de son assassinat va sonner, et devant nous une forêt encore plus sombre que la nuit.

LA BARONNE. Exécrez-moi! tuez-moi! mais sauvez-le! Vous avez raison, le comte de Star est un assassin. Vous le connaissez bien. Il va égorger mon fils, lui, que je n'ai jamais embrassé.

LE DOCTEUR. Oh! que faire? où aller? Chaque pas, au lieu de me rapprocher de l'endroit du meurtre, peut m'en éloigner... Avez-vous quelque indice?... J'irai, je courrai, malgré mon épuisement...

LA BARONNE. Monsieur André, oubliez mes injustices... j'ai été bien cruelle envers vous...

LE DOCTEUR. Taisez-vous, madame..... Votre fils! ne parlons que de votre fils... Dites un mot qui m'éclaire... et j'userai mon dernier souffle de force pour le trouver.

LA BARONNE. Que je mouille de mes pleurs ces mains que j'ai enchaînées!

LE DOCTEUR. Prenez garde! madame; oh! prenez garde! vous allez étouffer ma pitié, troubler ma raison... je le sens, elle se voile: la douleur du passé me fait une folie! Votre fils!... votre fils!... votre fils!... Ma vie dans ce monde pour sauver la sienne!

LA BARONNE. Ma vie dans l'autre pour expier les tortures que je vous ai fait subir à la Bastille entre le silence et la nuit!

LE DOCTEUR, *tombant dans une immobilite complète, murmure :* Entre le silence et la nuit!

GABRIELLE. Ma sœur! regarde-le! Tu as tué notre seul espoir.

LA BARONNE. Ce regard éteint... cette bouche muette... ce sourire glacé... Mais qu'ai-je dit?

GABRIELLE. Un souvenir affreux a suspendu sa raison, sa vie...

LA BARONNE. Mon ami, je vous demande pardon, comme à Dieu... Il ne m'entend pas... Cette implacable fixité...

GABRIELLE. Et nous n'avons plus que lui! Et la nuit toujours! toujours! (*Elle voit briller la lumière de la chapelle de Notre-Dame des Abîmes.*) Cette lumière! c'est un rayon du ciel! (*Elle va au Docteur.*) Mon ami, Gabrielle sera aujourd'hui votre femme!

LE DOCTEUR, *s'éveillant.* Gabrielle! madame!

GABRIELLE, *au Docteur.* Voyez-vous cette lumière?

LE DOCTEUR. C'est Notre-Dame des Abîmes.

GABRIELLE. C'est là qu'est Emmanuel; qu'on l'attend pour le tuer!...

LE DOCTEUR. Qui vous l'a dit?

GABRIELLE. Mon cœur... Dieu!

LE DOCTEUR. J'y cours.

GABRIELLE. Courez... mais courez!

LA BARONNE. Par grâce! est-ce loin d'ici?

LE DOCTEUR. Mon cheval est encore à la grille.

LA BARONNE. Vous arriverez trop tard; vous ne rapporterez qu'un cadavre.

LE DOCTEUR. J'en rapporterai deux, madame : celui d'Emmanuel et celui du comte de Star.

Le Docteur sort. Gabriel et la Baronne accompagnent le Docteur jusqu'à la porte et se penchent sur le perron.

GABRIELLE. Que nos vœux l'accompagnent!

LA BARONNE. Il est déjà descendu.

GABRIELLE Il monte à cheval.

LA BARONNE. Il s'élance.

GABRIELLE. Il est parti.

LA BARONNE. On ne le voit plus.

GABRIELLE. Il est déjà bien loin, le bruit s'éteint.

LA BARONNE. Faites qu'il arrive à temps, mon Dieu!

GABRIELLE. Que Dieu t'entende!

Julie se présente.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, JULIE, *entrant effarée.*

JULIE. Ecoutez-moi! écoutez-moi!

LA BARONNE. Que savez-vous?

GABRIELLE. Dites!

JULIE. Je reviens de la forêt, j'ai tout vu.

LA BARONNE. Eh bien?

JULIE. Des hommes armés et cachés derrière un buisson parlaient bas.

LA BARONNE. Plus vite! plus vite!

JULIE. « C'est à dix heures, disaient-ils, » que devait venir celui que nous attendons; » depuis longtemps la demie a sonné, et personne ne vient. »

LA BARONNE. C'était Emmanuel! c'est mon fils qu'ils attendaient.

JULIE. J'écoute, quelqu'un vient... Je pousse un cri, ma voix se perd dans le bruit de plusieurs coups de feu...

Le Comte de Star paraît.

LA BARONNE. Ah! mon fils est mort! (*Gabrielle prend le comte de Star par un bras, la Baronne le prend par l'autre bras et toutes deux l'interrogent d'un regard terrible. Silence prolongé.*) Qu'avez-vous fait d'Emmanuel?

LE COMTE. Madame...

GABRIELLE. Où est Emmanuel?

LA BARONNE. Ah! il est couvert de sang, le sang de mon fils! Ah! c'est horrible!

GABRIELLE. Parlez! mais parlez donc! (*On entend crier dans la coulisse :* Ma mère! ma mère!) Cette voix!

GABRIELLE, *se jetant au cou d'Emmanuel.* Vous vivez!

LA BARONNE. Par quel miracle du ciel! mon Dieu!

EMMANUEL. Je m'étais arrêté pour prier à la chapelle des Abîmes, et ma prière a été si fervente, que j'ai laissé passer l'heure. Celui qui s'est présenté pour savoir sans doute si l'on m'avait assassiné, a été tué à ma place.

LE DOCTEUR, *désignant le comte de Star.* Et c'était lui!

FIN.

IMPRIMERIE DE MADAME VEUVE DONDEY-DUPRÉ,
Rue Saint-Louis, 46, au Marais.